

Le Serpent à plume n°17

Auteur(s) : Williams Sassine

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

76 Fichier(s)

Citer cette page

Williams Sassine, Le Serpent à plume n°17

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/4219>

Description & analyse

Analyse Le Serpent à plumes N° 17. Contient "Un jour métis"

Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

Informations générales

Cote 22.4.5

Collation 77

Présentation

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages77

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 12/09/2025 Dernière modification le 28/10/2025

rien mais absolument rien dire nom d'un chien. J'étais devenu de plus en plus distrait, m'exilant de plus en plus, et j'étais triste. Je n'avais plus aucune force de conviction dans la voix. Syd avait l'air de s'ennuyer ferme. J'étais comme un grand gaillard ridicule dans un pyjama trop grand qui tempêtait à l'adresse d'une marmaille saisie par la folie du jeu de la guerre, devant une assemblée de spectateurs impassibles.

Des patates. Des patates.

Cette histoire est d'une épouvantable tristesse, me dis-je.

Pour le moment, conclus-je devant le micro, en égarant quelques syllabes au passage, la solution est d'en finir le plus vite possible avec ces militaires et les tontons macoutes. Je me disais qu'il fallait peut-être terminer par une pirouette verbale, un truc sympathique ou marrant, le temps de trouver, on avait déjà balancé le générique, éteint le micro. J'ai entendu mon nom. J'ai pensé à regarder Cassegrain. J'ai regardé le producteur, j'ai dit j'espère que ça a été. Bien sûr. J'ai tiré le fauteuil.

Puis nous avons tous, le producteur, son assistant, Syd, Cassegrain et moi, été prendre un pot à un bistrot en face. J'ai marmonné aux types que

j'étais désolé. Le producteur m'a demandé désolé pourquoi ? J'ai dit j'ai pas été très bon. L'assistant a dit mais non mais non on va arranger ça on va faire des coupes on mettra des disques ça va aller. Ah bon ?

J'ai repris avec Syd le même chemin, en sens inverse, afin de récupérer ma vieille caisse. Parmi les autobus qui glissaient sur la chaussée, l'horizon des tours, le vacarme des bulldozers sur un chantier proche, je songeais aux hautes herbes qui envahissaient hier encore les sentiers de mes balades, aux chemins enlacés, aux odeurs de la forêt, j'étais de nouveau dans la nostalgie, la maladie de qui n'a décidément sa place nulle part en ce monde.

À hauteur de la bagnole, Syd s'est immobilisée à distance de moi, m'a refait son petit geste d'adieu de la main, en disant qu'on devrait s'appeler dans les jours qui viennent, on s'appelle, nos sourires se sont mélangés, on s' fait une bouffe, j'avais hâte de rentrer. J'ai roulé dans l'air lourd.

Je suis rentré chez moi. Maria avait rangé. J'ai arrosé les plantes, changé l'eau des poissons, nourri Cassegrain, pris une douche, allumé la télé sur l'image d'un paquebot ancré au large d'une

Au Maroc, tout le monde vous dira que le code de l'honneur est plus respecté que le code de la route. Et il n'est pas rare de stationner sans user de son clignotant. C'est ce que fit un jour une Estafette bleue, suivie de trop près par une 504 commerciale verte, qui, surprise par la manœuvre, ne put freiner à temps. Le choc fut sans gros dégâts matériels et sans gravité pour les passagers. Mais l'Estafette, poussée violemment par l'arrière, renversa Amina et Hayat qui, debout sur le bord de la route, tendaient un magnifique tapis berbère destiné à accrocher l'œil des clients.

Souffrant de plusieurs fractures et de quelques plaies superficielles, Amina et Hayat séjournèrent un mois à l'hôpital. Au bout d'un an, la plainte déposée par leur père leur valut une substantielle indemnisation par l'assurance des automobilistes. Elles devinrent ainsi de bons partis, et leur dot providentielle attira même des prétendants de la ville. Elles firent les deux plus beaux mariages que le village eût connus. À cette occasion, les deux cadettes furent remarquées par des entre-metteuses et, pubères malgré leur jeune âge, leur père les maria dans l'année à des citadins qui préféraient épouser de pauvres, belles et dociles analphabètes, plutôt que des filles de la ville richement dotées mais trop instruites, ce qui les rendait

vite moins soumises. Une fois ses aînées casées, Dounia se retrouva chez elle telle une intruse. En effet, si les quatre premières filles avaient été accueillies avec désespoir et résignation, Dounia, qui était une tardive grossesse et le dernier espoir du vieux Si Mokhtar et de sa femme d'avoir un garçon, fut reçue par ses parents non comme une cinquième fatalité voulue par le Très-Haut, mais comme une erreur divine, un injuste châtiment échoué sur leurs têtes. Son père l'ignora et sa mère, si elle consentit à l'allaiter, la sevrâ de tout élan maternel dès qu'elle sut que nul embryon de pénis ne pointait au creux de ses jambes. Elle refusa même de lui donner un nom, comme pour signifier à cette chose au sexe ouvert de s'éclipser d'un monde où elle était une accusation. Car seules ses filles l'avaient aidée à accoucher et, si Dounia avait eu la bonne grâce de confondre premier cri et dernier souffle, on aurait pu faire croire à tout le village qu'elle était un mâle chétif mort à la naissance, mais un mâle glorieux. Ici, même mort, un garçon avait plus de valeur, pour la vanité des hommes et la survie sociale des femmes, qu'une fille vivante. Le vieux Si Mokhtar et sa femme y auraient gagné la considération apitoyée des habitants du douar, ainsi qu'une paix pour eux-mêmes. Puis le temps aurait ancré ce mensonge si profondément en eux qu'il aurait fini

familles vivaient dans la misère et leur union n'avait réussi qu'à la doubler. Aujourd'hui la mère était bien trop vieille pour enfanter et Si Mokhtar trop misérable pour entretenir une seconde épouse. Il était même exclu de doter ses cinq filles, dont les deux aînées, Amina et Hayat, désespérées à l'idée de moisir lentement dans le gourbi familial et de connaître le destin peu enviable de leur mère, commencèrent à user d'imagination pour se constituer une dot, sinon alléchante du moins honorable. Étant douées de leurs mains, elles se firent embaucher à la fabrique de tapis du village.

Fabrique est un bien grand mot. Il s'agissait d'un atelier artisanal constitué d'une simple pièce mal éclairée et mal aérée, où une vingtaine de femmes et de fillettes se relayaient derrière les énormes métiers à tisser. Le propriétaire des lieux, un riche commerçant de Fez, exploitait en toute impunité, dans sa dizaine d'ateliers disséminés dans des douars anonymes du Moyen-Atlas, cette main-d'œuvre féminine abrutie de misère. Mais les deux sœurs de Dounia n'avaient pas plus l'intention de moisir derrière un métier à tisser. Elles n'étaient venues là que pour apprendre la technique du « rabat » et s'inspirer des autres modèles réalisés. Dès qu'elles eurent appris tout

ce qu'elles voulaient savoir, elles allèrent demander à leur mère de vendre le seul bijou qu'elle possédait, une grosse fibule en or héritée de sa propre mère, afin qu'elles puissent acheter le matériel nécessaire à la confection de tapis. La mère fut difficile à convaincre. La séparer de sa fibule, c'était lui arracher un sein. Mais elle finit par abdiquer puisque, comme le fit remarquer l'aînée, cette fibule ferait partie de sa dot un jour ou l'autre.

Quelques mois après la vente de la fibule, plusieurs tapis étaient tissés par Amina et Hayat, aidées par les cadettes, excepté Dounia qui ne supportait pas cette promiscuité laborieuse. L'été arrivait et il fut convenu de proposer ces tapis aux touristes dont le va-et-vient avait commencé dès le mois de mai. Amina et Hayat s'installèrent donc avec leur père sur le bord de la route, mais assez loin du village afin d'échapper à l'œil perçant et inquisiteur des vieilles sentinelles assises à l'ombre de la mosquée. Les étrangers, et même les émigrés, furent nombreux à s'arrêter, séduits à la fois par la beauté de la marchandise et celle des jeunes filles au visage grave et aux yeux baissés. Beaucoup achetèrent les tapis qui valaient deux fois moins cher que sur les souks et cinq fois moins que dans les boutiques des médinas.

L'unique boucherie-épicerie de l'endroit proposait les produits alimentaires de première nécessité, de la viande fraîche le vendredi, et servait aussi de dépôt aux bouteilles de gaz, était bureau de tabac, papeterie, agence postale. Un facteur venait d'ailleurs à mobylette, de la grosse ville voisine située à une trentaine de kilomètres, y déposer le courrier et prendre les rares enveloppes adressées pour la plupart à un parent qui avait émigré en France ou en Allemagne. Il n'allait frapper aux portes que lorsqu'il avait un mandat à délivrer. Mais les destinataires lui évitaient en général le déplacement car ils venaient eux-mêmes à l'épicerie attendre, chaque fin de mois, la pension ou les subsides envoyés par le fils exilé.

Ici les gens se mariaient entre eux depuis des temps immémoriaux et tous étaient plus ou moins cousins. Une séparation chez l'un signifiait une cascade de ruptures dans les mois, voire les jours suivants, chez les autres. Point d'amour dans ces unions qui obéissaient à des obligations d'honneur et de tacites conventions. J'ai pris ta fille pour mon fils, prends celle de mon frère pour le tien. C'est ainsi que se marchandaient et se concluaient les alliances matrimoniales. Et tout le monde était content, car en enchevêtrant les liens de parenté ce système renforçait les nœuds et décourageait

les tentations de désunion puisqu'elles pouvaient délier tout le village. Quand il y avait mésentente, la coutume était donc de reprendre une épouse. Cela servait également les intérêts du village où les filles à marier étaient trois fois plus nombreuses que les garçons. La raison en était simple. Ici, comme partout en terre d'Islam, les femmes enfantaient jusqu'à la naissance d'au moins deux ou trois mâles, et il n'était pas rare que six filles soient conçues dans l'intervalle.

Ainsi, tout le monde se résignait à cette loi des échanges, et même les enfants du douar qui résidaient en Europe avaient pris femme sur le marché local. Oui, tous se conformaient à la tradition, tous se pliaient à cette règle imposée par l'usage. Tous sauf Dounia, Dounia aux pieds nus, Dounia au regard frondeur, à la parole vive et insolente, ce qui lui valait les imprécations des vieillards, antiques sentinelles alignées à la porte de la mosquée. Ils la menaçaient de leur canne levée mais aucun, jamais, ne s'était hasardé à poursuivre cette gamine agile et effrontée. Ils n'osaient même pas s'en plaindre à son père. Pauvre Si Mokhtar avec ses cinq filles à caser et pas un seul garçon sur qui reposer ses vieux jours ! Si Mokhtar s'était marié sur le tard, avec une cousine, plus très jeune elle aussi. Leurs deux

Il tentait de lui faire garder l'espoir.

• Tu vas voir, Gorgui, on arrivera à faire quelque chose contre cela. On va remuer ciel et terre, contacter toutes les personnes qui peuvent nous aider, mais nous ne nous laisserons pas faire. •

Il semblait à Gorgui que cette fois-ci il n'y eût pas grand-chose à attendre. Ses pieds s'enlisaient dans le sable. La nouvelle, avant d'agir sur lui, semblait avoir modifié tout l'espace.

Gorgui se réveillait avec peine de sa sieste. Son fils aîné Laye l'interpellait, debout dans la cour.

• Père, j'ai entendu dire qu'on ne casserait pas le mur cette fois-ci.

— C'est vrai, répondit-il.

— Ça ne fait rien, les enfants s'amusent déjà avec. Ils le rayent avec des morceaux de fil de fer et font aussi plein de dessins dessus. •

L'idée que les enfants jouaient déjà avec le mur fit sourire Gorgui.

Habiba Karaoui

DOUNIA

Tous les ans c'était pareil. À l'approche de l'été, on remarquait une recrudescence de la circulation automobile dans ce village qui bordait le lit d'un oued fantôme. L'eau n'y faisait que de brèves apparitions les jours d'orage et seule une fontaine, à deux cents mètres à la sortie du douar, alimentait les habitants en eau potable. Une mosquée élevait un gracie minaret décoré de mosaïque bleue. Bâtie sur un promontoire, elle offrait une longue vue sur la nationale dont le spectacle attirait, faute d'autre distraction, tous les désœuvrés du village.

pères. Tu te laisses emporter par ton indulgence Gorgui ; il ne faut même pas les écouter.

— Mais non, s'emporta le patriarche. Gorgui a raison. L'esprit des enfants est léger comme une plume, si l'on souffle dessus trop brutalement, il s'envole comme ceci... »

Joignant le geste à la parole, le vieil homme saisit un bout de papier, en fit une boulette qu'il projeta en l'air.

La feuille s'éleva, frémit puis retomba sur le sol.

Ravi de sa démonstration, le vieil homme les regardait l'un après l'autre d'un air malicieux.

Sur ces entrefaites le Chef du quartier arriva. La vague bienfaisante des salutations se redressa, l'accueillit et le réjouit.

Le fait que le mur fût construit pour être détruit régulièrement ne semblait surprendre personne. Dans l'intendance de l'administration les aberrations ne manquaient pas. Certaines étaient le fait de fonctionnaires zélés voulant trop bien faire. D'autres cachaient des pratiques moins avouables : détournements de fonds ou escroqueries diverses. Dans ce cas précis, personne dans le quartier ne semblait se plaindre de cette irrégularité.

L'ouverture du chantier était toujours accueillie dans la joie générale. Les ouvriers amenaient une nouvelle animation. La rue se remplissait d'un va-

et-vient supplémentaire ; un air de renouveau soufflait sur la poussière du quartier.

Le Chef de quartier semblait chercher ses mots.

« Je ne suis pas allé en ville pour rien ; j'y suis même allé pour une raison bien précise. Pour tout vous dire, j'étais convoqué par le Ministère. » Ils étaient tous suspendus à ses lèvres.

« On m'a fait savoir au Ministère qu'on a découvert qu'il était inutile de construire et de détruire le même mur. Ils font actuellement une action de redressement. Le mur ne sera plus jamais abattu. »

Gorgui faillit tomber à la renverse. Plus jamais, comment cela, plus jamais ? Et sa maison ? Il passa lentement sa main sur son visage. La sueur coulait lentement à grosses gouttes le long de ses tempes. Soudain, la réverbération du soleil sur le mur sembla clore l'espace. Gorgui eut soudain l'impression qu'il n'y avait plus rien derrière lui. Même plus l'autoroute avec son flot étincelant et strident de voitures, son lent et souple déploiement au-dessus des sables. La chaleur semblait à son comble. Il se leva pour prendre congé. Il attendrait une prochaine fois pour discuter du pourquoi et du comment de ce revirement de situation.

Le Chef de quartier le raccompagna dans la rue.

gnement des baraques ondoyait sur ces dunes. La maison du Chef de quartier était sur une légère pente. De la fenêtre on avait une perspective générale sur la rue. On pouvait en suivre à tout moment l'activité. Certains habitants discutaient d'un trottoir à l'autre, assis devant leurs entrées respectives. Quelques jeunes, installés à l'ombre d'un arbre à proximité de la boutique du Maure, buvaient le thé. On pouvait suivre le fourmillement actif des femmes de porte à porte et les jeux des enfants dans le sable. La deuxième fenêtre avait vue sur l'autoroute. Le grand mur la cachait ce jour-là. Gorgui le trouva splendide. Pour la première fois il posa dessus un regard de propriétaire. Il laissa l'image d'une petite maison verte (il avait décidé de faire le sacrifice de la peindre) bercer ses pensées.

Il y avait là Mor Fall le patriarche, un vieillard sec, plié en deux par le poids des années. Il y avait Abdou Diop et son grand rire et Ablaye l'intellectuel qui, pour faire étalage de son instruction, s'exprimait toujours dans un succulent petit nègre. Dans la clarté limpide de la pièce, les salutations déroulaient lentement leur tapis de velours. Chacun s'enquêrait de la santé de l'autre, de la famille, du quotidien.

De temps en temps les noms fusaient, ricochaient de bouche à bouche ; Diop, Faye, Fall,

Sow. Car nommer un être, le soulever ou l'honorer relève du même geste.

• Le Chef de quartier est parti en ville ; nous ne l'avons pas trouvé en arrivant mais je pense qu'il ne saurait tarder, commença Abdou.

— Je suis sûr qu'il va arriver d'un moment à l'autre, renchérit Mor Fall, installe-toi, Gorgui. Nous allons sûrement discuter de ton affaire car s'il plaît à Dieu c'est toi qui dois bénéficier du mur cette fois-ci.

— Mon tour est arrivé ; je m'en réjouis, convint Gorgui.

— Qui ne se réjouirait pas en pareille circonstance ? », demanda Ablaye Sow.

Gorgui esquissa un sourire, le souvenir d'une discussion avec son fils aîné revenait le taquiner.

• Les enfants, dit-il, sont contre le mur. Pas plus tard qu'hier j'en ai parlé avec Laye, mon fils. Ils pensent que nous devrions nous révolter, ne pas accepter d'être cachés. Il a défendu son point de vue avec véhémence et ma foi, ce qu'il disait n'était pas dénué de logique malgré son jeune âge. •

Abdou Diop repartit de son grand rire. La naïveté de Gorgui n'avait pas fini de le surprendre.

• Ces jeunes, répondit-il d'un air sentencieux, ont l'esprit contaminé par le virus de la révolte. Ils s'insurgent contre tout, même contre nous leurs

ville à l'aéroport, le quartier du pont faisait piètre figure. L'autoroute déliait ses lacets noir jais sur le moutonnement des dunes de sable ; les tôles rouillées du quartier détonnaient et niaient la splendeur de la route. Aussi avait-on cru que le campement disparaîtrait rapidement. Mais de jour en jour, l'agglomération grandissait. Le bidonville avait son chef et on parlait même d'une petite mosquée qui allait bientôt se construire. À quoi devait-on la longévité de cette implantation on ne peut plus mal située ? On avait parlé d'appuis en haut lieu, le neveu d'un des habitants qui serait intervenu contre un délogement décidé par les dirigeants. Mais cette hypothèse présentait une faiblesse évidente ; en effet, quel homme en vue aurait supporté de voir un membre même lointain de sa famille vivre dans un lieu pareil ? On s'était donc rabattu sur celle des forces occultes. Il devait y avoir dans le village un homme doué d'un pouvoir exceptionnel ; ce qui n'étonnait personne, la plupart des occupants étant d'une ethnie connue pour le goût de ses membres pour les sortilèges. Plus d'un automobiliste au passage ne pouvait s'empêcher de s'exclamer : « Ils sont encore là ! On n'arrivera donc jamais à les déplacer ! » Seulement une ou deux fois par an, un cortège passait sur l'autoroute conduisant un hôte prestigieux vers le palais présidentiel.

On ne sait quel fonctionnaire zélé trouva une solution miracle pour dissimuler le quartier. À chacune de ces occasions, on construisait un mur sur toute la longueur de celui-ci, assez haut pour ne pas laisser deviner les bicoques branlantes qu'il cachait. Le premier mur avait mis la rue dans une effervescence inouïe ; les vieux avaient parlé de leur honte et quelques jeunes avaient tenu de longs débats sur l'infamie de pareils procédés. Deux jours après le passage du cortège, il fut abattu. C'est alors qu'un des habitants eut cette idée géniale. Il récupéra les débris, parfois des briques intactes, et construisit deux grandes pièces en dur qui, une fois qu'il les eut passées à la chaux, eurent l'apparence la plus honnête et la plus bourgeoise qui fût. Depuis lors on attendait le mur ; il était à chaque fois attribué à une famille. Régulièrement après sa destruction, une petite maison massive aux fenêtres carrées et au toit de zinc se construisait avec ses décombres.

Gorgui se laissait bercer par le flot de salutations qui suivit son arrivée dans le salon du Chef de quartier. C'était là que se tenaient régulièrement leurs réunions d'hommes. Ils se connaissaient tous depuis plusieurs années. La grande chambre disposait de deux fenêtres. L'une donnait sur la rue. Le paysage de cette périphérie de la ville était jalonné de dunes de sable. Le long ali-

tous ces mots. Ils s'arrêtaient en deçà du sens, la parole restait divine.

L'après-midi, la bretelle de l'autoroute était peu fréquentée. Les automobiles, constellées d'éclats lumineux, glissaient à toute vitesse sur l'asphalte. Il s'assit sur sa natte, sortit son chapelet. Il faisait face au courant métallique dont le grondement rauque recouvrit la dernière amorce de sa prière. Dans son dialecte, il pouvait maintenant s'adresser directement au Dieu et lui soumettre ses doléances. Après les remerciements pour la miséricorde du Seigneur se manifestant là par la grâce qu'il lui faisait d'être présent, vivant, ce jour, pour le prier, Gorgui attaqua le sujet qui lui tenait à cœur depuis la veille : la construction du mur.

• Seigneur, pensa-t-il, les maçons viendront poser la dernière pierre du grand mur, faites-donc qu'ils terminent vite car ce mur doit me revenir ; c'est mon tour d'en bénéficier ; vous qui êtes tout-puissant, vouez à l'échec toute tentative malveillante pour me retirer mon bien. Cela fait si longtemps que j'attends. •

Gorgui habitait le nouveau quartier du pont. Quand on l'avait chassé du bidonville où il avait vécu pendant tant d'années, dans le centre ville, il avait préféré s'établir là plutôt que dans la lointaine banlieue dans laquelle on lui avait donné une concession. Il avait choisi la proximité du pla-

teau. Gorgui se releva, secoua son caftan. L'heure de la prière l'avait surpris sur le chemin et il s'était acquitté de son devoir au bord de la route. Il traversa le pont et se retrouva dans la seule et unique rue du ghetto.

Le quartier se constituait de deux rangées de maisons. C'étaient pour la plupart des bicoques de fortune construites au petit bonheur avec tout ce qu'on avait pu récolter : bouts de bois, de tôle, vieilles boîtes de conserves aplaties. De l'autre côté de l'autoroute se tenait le marché quotidien de Colobane, un des plus bouillants de la capitale ; dans son fourmillement bariolé on pouvait retrouver tous les jours la majorité des habitants du quartier, certains vendant quelques légumes glanés çà et là, d'autres mendiant pour assurer leur maigre pitance, certains errant à la recherche d'un bijou pendant négligemment au cou d'une plantureuse drianke.

Gorgui rassembla les pans de son boubou, il tenait encore le chapelet de prière ; dans ses mains se mêlaient la lourde étoffe amidonnée du vêtement et la fraîcheur glacée des graines sacrées que ses doigts avaient patinées tout le long de ses prières. Il faisait encore couler le Verbe, en se dirigeant de son grand et long pas vers la maison du Chef de quartier. À vrai dire, devant la nouvelle voie étincelante sous le soleil qui menait du centre

baie que je n'ai pas identifiée, on disait que c'étaient des Africains du Sud, ils avaient donné une fête à bord, le champagne coulait à flots, le vent avait failli précipiter dans la mer l'hélicoptère d'un ministre dont le pilote avait assuré une excessive descente d'alcool, le présentateur de ce qui avait l'air d'être le journal télévisé a balancé vaut mieux un pilote plein qu'un réservoir d'hélico vide, puis il y a eu d'autres images, je n'ai pas très bien saisi le sens des histoires, à supposer qu'elles en aient un, allez mettons deux ou trois, j'ai éteint.

J'ai tourné en rond un bon moment devant ma table de travail avant de me décider à aller voir Gaston.

Khady Sylla

LE MUR ET LES MAISONS

GORGUI souleva la bouilloire. Il pencha le jet d'eau sur ses pieds noirs de poussière. Un frisson de fraîcheur le parcourut. Les ablutions lui prodiguaient encore une fois leurs vertus bienfaisantes. Il étendit sa natte, se mit debout sur l'extrême bord de celle-ci vers l'est pour la deuxième prière du jour. Les versets le remplirent, limpides.

Il ne fut plus rien d'autre que cette voix intérieure psalmodiant le texte face au ciel. Gorgui avait tant pratiqué le Livre qu'il en déliait les moindres replis avidement ; pourtant, il ignorait l'arabe et ne connaissait pas la signification de

par être la vérité la plus précieuse et la plus cruelle de leur pauvre existence. Mais Dounia s'acharna à vivre et à embellir. Son prénom, qui voulait dire *Le Monde*, avait été choisi par ses sœurs dans un sursaut de révolte et presque par provocation envers cette société qui, au nom de la religion, défilait les hommes et réduisait les femmes à de vulgaires objets. Elles lui prodiguèrent soins et tendresse et finirent par obtenir de leurs parents que Dounia eût au moins le statut d'un animal familier. Pourtant, jamais Si Mokhtar et sa femme ne reprochèrent, par des mots, à Dounia d'exister. Quand on est pauvre le silence est parfois le seul refuge de la dignité. Ils supportaient donc, dans une indifférence muette, cette fille qui avait été comme une pierre tombale posée sur le corps de leur ultime espoir d'avoir un fils. Toutefois, les quatre aînées miraculeusement mariées, l'idée effleura le vieux Si Mokhtar de prendre une seconde épouse avec l'argent que les assurances lui avaient aussi octroyé. Oh, ce n'était pas une fortune, mais assez cependant pour décider un père juste moins pauvre que lui à lui accorder sa fille. Le rêve d'avoir un fils le hantait toujours. Mais sa femme, que la perspective d'avoir une jeune rivale à demeure n'enchantait guère, lui conseilla habilement d'utiliser cet argent providentiel pour accomplir un pèlerinage à La

Mecque. Il serait ainsi le troisième privilégié du village à porter le titre de Hadj, ce qui lui vaudrait autant de respect que s'il avait un fils et lui ouvrirait, à coup sûr, le chemin qui menait au paradis. La foi profonde du vieux Si Mokhtar, tout autant que l'orgueil, se laissèrent peu à peu séduire par ce sage conseil. Il partit un jour sous les youyous des femmes et le regard ému et envieux de tous ceux qui rêvaient d'être à sa place.

Pendant son absence, Dounia devint sauvage. Quand son père était là, elle le craignait, sans raison — il ne l'avait jamais grondée, punie ou frappée —, par réflexe presque, parce qu'il était un homme et son père.

Son départ à La Mecque assoupit en elle toute appréhension. Elle se mit à errer dehors du matin au soir et seule la faim la ramenait à la maison. Dounia s'échappait ainsi du village pour donner de l'ampleur à ses rêves, car elle en avait ! Elle passait ses journées assise sur une butte, les yeux fixant intensément le nord, comme pour percer le mystère de la vie qui existait aux confins des mornes splendeurs de l'horizon sur lesquelles se brisait son regard. Elle n'enviait nullement le destin de ses sœurs, heureux mais somme toute très ordinaire puisque conforme aux traditions, mise à part celle de n'être pas mariées à des

servie dans des marmites sans fond, anonymes, avec plusieurs millions de douleurs concassées qui flottaient ou se précipitaient vers le gouffre, invisibles, inaudibles, des choses comme.

Je me répète souvent.

Tout bêtement parce que la réalité elle-même se répète.

On ne peut pas éviter de se répéter, sous prétexte qu'il faut éviter la répétition.

La répétition c'est la mémoire.

Et gare à ceux qui perdent la mémoire.

L'amnésie ça se paie cher. Il ne faut jamais s'habituer à l'intolérable.

Ne jamais s'adapter à l'acceptable.

Quand la réalité est horrible, il faut simplement la refuser.

Nous vivons actuellement une réalité atroce.

Le type qui m'interviewait avait la gueule du cycliste Laurent Fignon, des yeux bleus très doux, il pédalait comme une bête pour me rendre moins vindicatif. Il a regardé vers le panier de Cassegrain. Ainsi vous vivez avec un lapin ? J'ai amorcé un développement sur le décalage entre fiction et réalité. Il m'a interrompu. Parlons de vous, voulez-vous ?

Je suis un métèque, j'ai dit. Pas n'importe lequel. Un nègre. Né dans une ancienne colonie

française, mon indépendance est toutefois assez loin derrière moi (1804) pour que je n'aie rien, ou si peu, à reprocher à la France. Émigré, d'abord au Mexique, ensuite à New York et à Strasbourg, puis à Houston, Texas, enfin à Paris, j'aurai vécu entre l'Amérique et l'Europe.

À un certain moment j'ai choisi de devenir citoyen français. J'aurais pu être citoyen des États-Unis d'Amérique si la guerre du Viêt-Nam, dans les années soixante-dix, ne m'avait éloigné de tout désir de devenir yankee casseur de Jaunes à des milliers de kilomètres de chez moi. J'aurais réagi pareil en France à l'époque de la guerre d'Algérie. Les métèques sont d'une loyauté problématique c'est connu.

D'ailleurs, à force d'avoir été confondu avec des gens de Tahiti ou de Hawaï, j'ai fini par inventer un pays : Thawaïti. À la tête que fit mon interlocuteur me demandant au juste quelle est votre origine, je souris. Or j'étais triste. J'ai dit je suis thawaïtien voilà. J'ai regardé la lampe rouge devant moi, avec une furieuse envie de foutre le camp. Je n'étais même pas en colère. J'étais ailleurs dans un pays innommable et le type voulait me pousser sur un terrain médiocre. Il a parlé de crise d'identité, je n'ai même pas essayé de lui répliquer que c'est une connerie qui ne voulait

tesse, enfin mes coups devinrent si sauvages que Syd me prit par la manche du blouson, viens Ferdinand laisse tomber, je suis resté un moment planté devant le monstre qui nous narguait, faisant craquer mes phalanges comme un voyou, nous partîmes après que je l'eus gratifié d'un foudroyant regard d'assassin, j'aurais tout fait pour être en retard pensais-je, sans bien croire à cette trop simple vérité, et il y en aurait d'autres, des vérités, également simples, également inadéquates.

Nous sommes allés au studio où j'ai tout de suite demandé à faire écouter Charlie Mingus. L'assistant du type qui m'avait invité, un barbu grand et maigre, le premier Noir en France que je voyais à ce poste, m'a pris des mains le panier de Cassegrain, l'a posé dans un coin du studio, puis il est parti en sautillant à la discothèque.

Ils avaient trouvé le disque. Ce morceau s'appelait *Haïtian Fight Song*, expliquai-je, la chanson de la lutte haïtienne. C'est une musique à la fois douce et violente. Des accords de contre-basse qui montent. Jusqu'à ce qu'on comprenne que Mingus est en colère. Mingus confiait à je ne sais plus qui cette chose simple. Il disait qu'il n'arrivait pas à interpréter *Haïtian Fight Song* s'il n'était pas en colère.

C'est un morceau, poursuivis-je, dédié au

peuple d'Haïti. Un hommage à la vaillance d'un peuple qui aura conquis son indépendance au début du siècle dernier. Un peuple dont l'un des premiers gestes aura été d'inviter les esclaves noirs des États-Unis à fuir les plantations du Sud et à se réfugier en Haïti. Où ils ont été accueillis. Pour certains, ça s'est bien passé. Pour d'autres, mal. De toute façon, une tradition de terre d'accueil s'instaurait.

Syd était assise dans un fauteuil à côté de moi, légèrement en retrait. Parfois j'étais vautre sur le micro, comme si je craignais de n'être pas entendu. D'autres fois je m'en éloignais brusquement, comme si j'avais envie que la comédie s'arrête. De l'autre côté de l'aquarium, l'assistant cachait mal une certaine nervosité. Il m'adressait des petits signes, micro, micro, en faisant le geste de se redresser, comme un orthopédiste à un sourd-muet, d'autres fois il s'affalait littéralement sur la console l'air de dire coco nous sommes dans les conditions du direct.

J'enchaînais les phrases assez vite, en me demandant bien qui diable les écouterait, à qui elles étaient censées s'adresser, s'il n'y avait pas dans cette foutue machine quelque chose qui les broyait à la source, les mélangeait dans une soupe de sons, de bruits, d'éruptions, de borborygmes,

On a marché, à pas courts, jusqu'à la Seine. J'aime bien cet univers. Dommage qu'il y ait là, entre deux ou trois sortilèges, pas mal de déceptions architecturales. Paris, heureusement, ne se laisse pas amocher aussi facilement. Tant qu'il y aura la Seine, et cette lumière qui rebondissait dans les yeux d'une passante.

L'escalier.

La porte vitrée.

Semblant de vérification d'identité par un costaud en costard bleu marine et cravate à pois. J'exhibe nonchalamment ma carte de presse périmée, pousse Syd devant moi, d'un mouvement à peine esquissé, lui effleurant les doigts. Je ne pouvais m'empêcher de penser que je m'étais fait piéger. Afin de gagner du temps, je suis passé voir des amis qui travaillaient dans une salle de montage. Le sol était jonché de chutes de voix, la poubelle débordait de fortes idées, en guirlandes de plastique, j'ai pensé que c'était une place comme une autre pour de fortes idées. J'ai embrassé mes amis, une petite blonde adorable, et un rouquin qui avait cette manie d'embrasser tout le monde une, deux, trois, quatre fois sur les joues, je leur ai présenté Syd, ils ont souhaité le bonjour à Cassegrain, j'ai dit que je m'étais fait

coincer, au pire moment, j'écrivais et tout. Ils ont blagué, bien fait pour ta sale gueule.

Par pure superstition, j'ai pris le téléphone, j'ai appelé Gaston. Je lui ai annoncé que j'étais rentré à Paris, j'allais causer dans le poste, je lui dirai tout à l'heure quand ça passerait. Il avait eu mon courrier bien sûr. Toujours pas de nouvelles de Jenny, a-t-il commenté. J'ai supplié Gaston Gaston Gaston, en m'efforçant de ne pas être désagréable, il fallait définitivement éviter de la mentionner celle-là, c'était une affaire réglée, je le lui avais bien dit et je suis très sérieux.

Je ne veux plus entendre parler de Jenny.

La suite se déroule dans le couloir où, de nouveau engagés, nous faisons halte devant une distributrice automatique de boissons, j'introduis un gobelet blanc sous le verseur, Syd largue une pièce de dix francs dans la fente métallique, elle voulait un café sans sucre, elle appuie sur la touche idoine, la machine ronronne, crache de l'eau chaude, se tait, plus rien, nous recommençons l'opération, avec une autre pièce de dix francs, j'appuie sur la touche pour le café très sucré, que je voulais moi, idem, non c'est pas vrai ce gag, je me suis mis à frapper sur cette masse inerte, d'abord avec douceur, ensuite sans délica-

J'ai enchaîné par une tirade dont le dérisoire ne m'échappait point. J'en ai soupé des généraux, de leurs médailles en fer, des médailles en papier, des médailles en chocolat, des médailles en carton. Leur poitrine ne serait pas assez immense pour toutes les médailles qu'on pourrait leur envoyer.

Je soliloquais comme ça depuis une bonne demi-heure, au moins. Syd a ricané.

Et voilà, nous sommes encore en train de perdre du temps, alors qu'il y aurait mieux à faire. Nous sommes en train de perdre du temps contre des gens qui ne pensent qu'à répandre encore plus de sang sur un sol déjà gorgé de sang. On ne voit même pas où se trouvent leurs propres intérêts dans l'affaire. Ils vont devenir de plus en plus méchants. Si on ne les arrête pas à temps. L'ennui c'est que ces cons-là ont avec eux d'autres cons.

D'autres intérêts, et plus solides.

J'ai évoqué l'émission, qui ne serait pas mauvaise forcément, ajoutant que si elle voulait bien venir. Elle m'a répondu que oui, elle passerait d'abord chez elle, poser ses bagages. Quels bagages ? Elle n'avait qu'un petit sac en cuir, posé sur le siège arrière, à côté du panier de Cassegrain. Avec pas grand-chose dedans, en y réfléchissant bien.

Moi je me trimbalais des pays, des livres, des souffrances, des emmerdes.

Et des pensées trop lourdes pour ma pauvre tête, trop sombres. Tandis que j'essayais de me garer devant chez elle, pas très loin de la radio en effet, en pensant à tous ces vieux nègres dans leurs chaises roulantes, ça m'a donné une idée d'enchaînement musical, pour l'émission. Je l'ai regardée slalomer dans les décors déserts d'un populaire marché que je connaissais un peu. Populaire, enfin, un marché. Les mots commençaient à me glisser entre les pattes, anguilles de signes tordus, à supposer qu'ils eussent jamais arrêté, au vrai ils continuaient, et c'était une affaire entre eux et moi, je vous aurai.

Dans la bagnole, je travaillais dans ma tête quand je l'ai vue resurgir, elle avait fait trop vite, alors que je m'installais dans l'attente. Elle avait gardé ses sandales rouges, troqué ses jeans contre d'autres jeans plus amples, elle était magnifique. J'ai cherché un truc à dire, qui ne fasse pas trop idiot, ni trop apprêté. Dis donc t'as fait vite j'ai lancé, en m'éjectant de la bagnole. J'ai proposé qu'on la laisse là après tout la bagnole, puisqu'elle était bien garée et qu'une bonne place de parking là-bas ça n'était pas évident. J'avais envie de marcher. J'ai pris le panier de Cassegrain. Je vais rarement à une radio ou à une télé sans lui.

tendait une voix de casserole, il suffisait de regarder les nuages poussés par le vent d'ouest, ça allait gagner progressivement l'Italie, l'Allemagne, laisser la place à un temps nettement plus avantageux. Ce qu'il disait assis, je pourrais tout aussi bien le dire couché.

Je suis allé dans le jardin, j'ai levé la tête, il n'y avait rien à voir. Je suis retourné devant mon yaourt dans la cuisine en pensant que j'étais en train de perdre du temps, que j'allais perdre du temps et qu'est-ce que j'allais bien pouvoir raconter à cette saloperie de radio ? Je me suis tourné vers Cassegrain qui n'avait pas de réponse à la question : il a remué une oreille, puis l'autre, secoué la houppette, tu parles d'une opinion.

Syd est descendue, nous a rejoints dans la cuisine. Elle était encore un peu endormie, elle a dit en bâillant dans sa main : Anne aussi a envie de rentrer à Paris je vais rester toute seule ici moi. Et que si je voulais bien, comme elle n'habite pas loin de là où je vais pour l'émission, elle viendrait plutôt dans ma voiture. J'ai dit : si tu veux ça me dérange pas. Elle a ajouté, Dieu sait pourquoi, finalement je vais partir en Afrique cet été. J'ai répondu moi pour rien au monde j'irais en Afrique cet été, ni cet été ni n'importe quand. D'abord il y

a plein de bêtes en Afrique et j'ai horreur de ça. Elle m'a regardé d'un air ahuri, elle est repartie.

Une deuche rigolote, colorée de tags insensés, a fait une queue-de-poisson à ma vieille Rover. Syd lui a balancé un bras d'honneur. Je ne rêve pas de changer de rêve, lui dis-je. Elle m'a regardé, m'a souri, sûr qu'elle a compris, mais je m'en foutais complètement qu'elle comprenne ou pas, je n'étais pas d'humeur à communiquer, et pourtant je n'arrêtais pas de parler, contre le temps de la route qui filait.

J'ai écrit un jour une chose terrible : s'il est un fait que je ne pardonnerai jamais à la dictature, c'est le temps qu'elle nous aura fait perdre. De ces déclarations dont on ne sait jamais à qui elles s'adressent. À ceux qui ont perdu leur temps ? Ils n'ont pas le pouvoir. Ils ont souvent du courage. Ce courage ne nous aura pas empêchés de perdre du temps. À ceux qui ont le pouvoir et qui volent le temps des autres ? Ce sont des gens à qui il n'est plus nécessaire de parler. Passé une certaine limite, c'est le coup de fusil dans la gueule ou rien. Je voyais encore du sang.

Or je ne croyais pas au pouvoir des fusils.

Plus.

J'y ai cru à un certain moment.

Pas longtemps.

Jean-Claude Charles

L'ODEUR DES PUTOIS DANS LA FORÊT

J E ME SUIS réveillé de mauvaise humeur. Je m'en voulais d'avoir décroché la veille. À l'autre bout du fil, il y avait un type qui me cherchait, justement moi. Il avait appelé partout, à mon domicile, disait-il, chez mon éditeur, finalement il a eu ce numéro à la campagne. Il était producteur à la radio, voulait consacrer une ou deux heures à Haïti, ne savait pas encore ce qu'il allait faire. Il m'a flatté, m'a traité d'écrivain francophone, je ne sais pas ce qui m'a pris j'ai accepté.

Les mecs de la météo avaient remis ça, pour la tempête. Cette fois serait la bonne. Il suffisait, pré-

aimait en lui, c'était le contre-exemple. Un contre-exemple que l'on pouvait mettre à mort quotidiennement. Il fallait juste le garder à proximité, en enflammant ses gonades, tant ce genre de bien-être a besoin d'un exact envers afin de prospérer.

Il n'y eut pas de rupture. Un simple constat qui s'imposa peu à peu, sans larmes et sans rancœur. Raphaël s'en allait chaque fois plus loin. Aurore, quant à elle, comprenait qu'il n'était pas si nécessaire que cela à son économie intime. Elle l'invita moins aux soirées, puis plus du tout. Raphaël, abusé, mélangea quelque temps regret d'un corps et chagrin d'amour, le premier étant un élément nécessaire mais non suffisant du deuxième. Il lut des poètes contemporains sur des plages de dunes bordées par des cimetières militaires. Il devint un expert émérite en ce qui concernait les nombreuses bières de la région. Cette science nouvelle épaissit ses hanches et lui fit quitter une silhouette longiligne de jeune homme énervé. On a les mues qu'on peut.

Un soir, alors qu'il terminait une Chimay rouge, il reposa sur la table basse *Retour au calme* de Jacques Réda et il feuilleta ses agendas, remplis de codes et de signes cabalistiques compréhensibles de lui seul. Il apprit ainsi que durant les

dix-huit mois de leur liaison, Aurore et lui avaient fait trente-neuf fois l'amour, avaient dîné huit fois en tête à tête et avaient passé trois nuits entières ensemble. Elle lui avait offert un briquet Zippo qu'il avait perdu et l'album *Victory Mixture* de Willy DeVille. Il avait répliqué par une montre Swatch — elle en faisait collection — et Larbaud en Pléiade.

Ce n'était pas beaucoup, ou c'était beaucoup trop.

Maintenant, après avoir demandé sa mutation et l'avoir obtenue, Raphaël vit dans une autre ville. Pour l'instant, il remonte à pied une avenue qu'il connaît mal mais qui lui semble très belle : immeubles Haussmann, hôtels particuliers, grands arbres. C'est un dimanche matin, il est encore tôt. Raphaël marche face au soleil. Tout est paisible. Il n'a pas envie de pleurer. Il ne sait pas s'il doit s'en réjouir. Quelques pas encore, et il pense que oui. Finalement, oui.

des tonnelles, près des plages. Elle avait goûté juste ce qu'il fallait de liberté et de soleil pour avoir la force d'accepter une nouvelle année de servitude. Raphaël passa la main sur une épaule maigre et nue, approcha son visage de celui d'Aurore, à la recherche d'une odeur de sable. Quelque chose lui serra le cœur de façon méchante. Il l'embrassa. Une cinquantaine de répétitions comme celle-ci, et ce serait la fin. Pourquoi fallait-il donc que ce soit cette fille qui lui montre, en toute inconscience, qu'il fallait apprendre à mourir ?

Au bout de quelques semaines, il eut l'impression qu'elle s'éloignait. C'était lui, en fait, qui s'absentait de plus en plus, suivant en cela une stratégie inavouée qui était la sienne depuis toujours. Il s'effaçait de la vie d'Aurore, insensiblement, certain que c'était elle qui était lasse. Elle lui écrivit des lettres tendres, à l'orthographe vacillante. Elle disait « Notre histoire », elle disait « les bons moments », ou plutôt « moments positifs ». Raphaël répondait, apeuré quand même à l'idée de ne plus la serrer contre lui. Quand ils se voyaient, à intervalles maintenant toujours plus espacés, ils ne parlaient pas de cette correspondance. Ils ne parlaient de rien, en fait, alors que c'était là qu'il aurait fallu parler. D'eux-mêmes, de littérature ou de paysages. Raphaël avait bien

essayé de la faire lire, de lui prouver que les écrivains apportaient un réconfort unique et donnaient souvent un sens à ce qui n'en avait apparemment plus du tout. Il renonça vite : Aurore n'avait pas que cela à faire, elle était une enseignante investie dans son métier et, athlète accomplie, elle préférait le squash, l'escalade et la course à pied qui fatiguent le cœur et font taire les regrets sans pour autant en faire naître d'autres.

Certes, elle n'était pas la première femme, dans la vie de Raphaël, qui n'aimait pas la littérature. Il en retira pourtant une bizarre amertume : non seulement elle ne lisait pas mais elle exprimait aussi un dégoût muet pour une manie qu'elle jugeait douteuse, à l'image, par exemple, d'un onanisme systématique chez un adulte. Aurore raffolait des comparaisons ou explications médicales. Pour elle, le stress s'évacuait par une bonne séance de natation, la tristesse se sublimait dans un match de tennis et le génie, sans doute, aurait trouvé un remède par quelques pilules homéopathiques et une pratique assidue du vélo. Au corps pacifié, seul, appartenait le bonheur et l'équilibre. Le reste était frappé au coin du doute : dans une telle perspective, il était logique qu'un écrivain mourût du cancer et qu'un philosophe étranglât sa femme.

Raphaël découvrit ainsi que ce qu'Aurore

ment ce foutu cordon et empaumer cette poitrine impérieuse des deux mains, l'immobiliser par ses seins, comme les chiens terrassent le gibier par la nuque. Lui faire jeter l'ancre et l'emboutir par derrière dans le même mouvement.

Dans cette confusion, l'âne brairait.

S'ignorant bandante, la fille était plus bandante encore. Elle avait maintenant les jambes plus ouvertes et s'était calée commodément devant sa table.

Elle chassa du coude une mèche qui lui glissait sur l'œil et se frotta la hanche. Je me serais bien frotté l'entre-jambes, mais je laissai gonfler mon appendice dans la béatitude. Ma queue battait le caleçon mais je ne lui donnai qu'une caresse lente et prometteuse que je me jurai de ne lui accorder qu'à intervalles réguliers et calculés, comme le sucre à la gueule du chien qui grogne.

En scientifique émérite, je tâchai de conjurer mes hallucinations matérielles en allongeant mes visions de considérations physiques — lorsqu'une femme ouvre les jambes, il y a des principes d'anatomie qui se mettent en branle : avec ou sans culotte, la petite motte se fêle et le bouton fragile est comme un bout de langue en l'air... Les petites sont alors en danger d'excitation — le moindre souffle, la moindre haleine, le plus mince frôlement et le petit démon frétille et mouille...

Un sucre.

Dans mon délire, je ne l'avais pas vue s'asseoir, toutes jambes ouvertes, fatiguée d'avoir été debout. Rejetée en arrière, soufflante. Les carottes rousses, nues, lumineuses et moites, en rang serré sur la table. Se crut-elle seule ? L'indolente garce se dégrafa prestement. C'était l'heure de la récréation... Se souriant à elle-même, elle dégagea largement l'énormité de ses globes des deux mains.

Le petit rictus de satisfaction qu'elle afficha, qui lui mangeait le menton et mettait ses lèvres à hauteur de deux aréoles renflées, offertes, faillit me faire gicler tout seul.

J'eus la tentation d'éructer une insulte et de me lever d'un bond pour me finir sur la perspective de son entre-cuisses sous ses jupes, à la façon du Mannekenpis de Bruxelles.

Je me débraguettai nerveusement pour donner de l'espace à mon chibre qui pointa du gland vers elle comme une rampe de lancement, et mon sperme là-dessous mouillait tant et plus ma colonne.

J'étais en pleine contemplation de sa bouche, dans la droite ligne de son cul...

Elle s'affaissa un peu plus contre le dossier de sa chaise. Avec une lenteur qui aurait fait sa fortune dans les baraques à strip-tease populaire, elle

LE SERPENT À PLUMES EDITIONS

LES MEILLEURS AUTEURS DE NOTRE ÉPOQUE, LES
GRANDS COURANTS DE LA LITTÉRATURE CONTEM-
PORAINE : VOICI RÉÉDITÉE AU FORMAT DE POCHÉ LA
REVUE LE SERPENT À PLUMES.

N° 17 LE JOUR

*« Vingt auteurs, exclusivement de langue française,
ont participé à ces deux numéros consacrés l'un à "la
nuit", l'autre au "jour". Un tiers de ces écrivains ont
moins de trente ans. Ces textes nous rappellent toute la
richesse et la diversité d'une littérature française bien
trop souvent décriée et diminuée. »*

Le Figaro littéraire, septembre 1992

2-908957-75-2



9 782908 957754

XI-95 35 FF

Dépôt légal : octobre 1995
N° d'édition : 0074

Imprimé et relié à Singapour
par SNP Printing Ltd

N° 15 - *Le Grand Cri caraïbe*

Reinaldo Arenas • Hans Christoph Buch • Gisèle
Pineau • Luis Rafael Sánchez • Russel Banks • Luis-
Philippe Dalembert • Suzanne Dracius-Pinalie • Neil
Bissoondath • Paule Marshall • Carlos Victoria •

Assemblage : Hervé Télémaque

N° 16 - *La Nuit*

Henri Thomas • Stéphane Guibourgé • Patrick
Boman • Abdourahman A. Waberi • Jean Rolin •
Jean-Luc Raharimanana • Syto Cavé • Daniel
Vaxelaire • Éric Faye • Emmanuel Moses • Dessin :
Gérard Thalmann

N° 17 - *Le Jour*

Nicolas Bouvier • Raphaël Confiant • Éric Chevillard
• Williams Sassine • Jérôme Leroy • Jean-Claude
Charles • Khady Sylla • Habiba Karaoul • Jean-
Baptiste Michel • Anne de Rufy • Dessin : Gérard
Thalmann

N° 5 - *Britanniques*

Graham Greene • Pier Paolo Pasolini •
Doris Lessing • Mohamed Choukri • Ian McEwan •
Martin Amis • Olivier Delau • Kazuo Ishiguro •
Bruce Chatwin • Tableau : Gilbert & George

N° 6 - *Amérique latine*

Miguel Angel Asturias • Silvina Ocampo • Antonio
Skármeta • Guillermo Cabrera Infante • Jack Kerouac
• Salvador Garmendia • Péter Esterházy • Marcio
Veloz Maggiolo • François Bon •
Juan Carlos Onetti • Dessin : Eduardo Arroyo

N° 7 - *Amérique du Nord*

Philip Roth • Mavis Gallant • Bernard Malamud •
Anne Garréta • David Mamet • T. C. Boyle •
Reinaldo Arenas • Roger Nimier • Tobias Wolff •
Quim Mónzo • Pastel : Pierre Saxod

N° 8 - *Francographes*

Blaise Cendrars • Rabah Belamri • René Depestre •
Marc-Edouard Nabe • Aïsha Bérani • Eugène
Savitzkaya • Njami Simon • Alain Nadaud • Bertrand
Visage • Ahmadou Kourouma • Peinture : Gérard
Thalmann

N° 9 - *Europe centrale*

Ivan Klíma • Thomas Bernhard • Péter Nádas •
Saulius T. Kondrotas • Amos Oz • Norman Manea •
Christoph Hein • Luba Jurgenson • Carlos F.

Changmarin • Bernardo Atxaga • Photographie :
Joseph Koudelka

N° 10 - *Afrique*

Chinua Achebe • Tchicaya U Tam'Si • Miriam Tlali •
Tiemo Monénembo • Paul Bowles • Ngugi wa
Thiong'o • Andrée Chedid • Antonio Lobo Antunes •
Sylvain Roumette • Pius Ngandu Nkashama •
Peinture : Gérard Fromanger

N° 12 - *Nordiques*

William Heinesen • Göran Tunström • Arto Paasilinna
• Svend Åge Madsen • Lennart Hagerfors • Roy
Jacobsen • Yörgos Ioannou • Hanif Kureishi •
Abdourahman A. Waberi • Béatrix Beck • Peinture :
Carl Fredrik Reuterswärd

N° 13 - *Femmes du monde*

Margaret Atwood • Maryse Condé • Hanna Krall •
Marina Warner • Anita Desai • Yûko Tsushima •
Bessie Head • Cristina Peri Rossi • Aïsha Bérani •
Rosetta Loy • Photographie : Keiichi Tahara

N° 14 - *Des pas sur la neige*

William Boyd • Ryszard Kapuscinski • Halldór
Laxness • T. Coraghessan Boyle • Mario Soldati •
Bernardo Atxaga • Hector Tizón • William Melvin
Kelley • Frédéric Berthet • Claes Hylinger • Dessin
Olivier Cauquil

Collection Le Serpent à Plumes/Poche :

N° 1

Vladimir Nabokov • Friedrich Dürrenmatt • John
Updike • Michel Tournier • Paul Bowles • Edouard
Limonov • Jorge Amado • Emmanuel Bove • Pier
Vittorio Tondelli • Annie Saumont •
Peinture : Guy Connan

N° 2

Joseph Brodsky • Raymond Carver • Louis Calaferte •
Satyajit Ray • Alberto Moravia • William Boyd • Alain
Bonnand • Veijo Meri • Mario Vargas Llosa • Mathieu
Lindon • Photographie : Peter Taylor

N° 3

Gabriel García Márquez • Edna O'Brien • Primo Levi
• Jean Echenoz • Miguel Torga • V. S. Naipaul •
Günter Grass • Eric Holder • Sergi Pàmies •
Illustration : Pierre Saxod

N° 4

Naguib Mahfouz • Paul Morand • Nadine Gordimer •
Antonio Tabucchi • Didier Daeninckx • Thomas
McGuane • Itzhak Orpaz • Jean-Luc Coatalem •
Botho Strauss • Xavier Bazot •
Peinture : Eric Ménétrier

Williams Sassine est né en 1944 en Guinée. Parallèlement à sa carrière d'écrivain, il enseigne les mathématiques à Nouakchott. Ses romans sont publiés aux éditions Présence Africaine. *Repères bibliographiques* : 1973 : Saint Monsieur Baly ; 1976 : Wirriyamu ; 1979 : Le Jeune Homme de sable ; 1985 : Le Zéhéros n'est pas n'importe qui.

Jérôme Leroy est né en 1964 à Rouen. Ses romans sont publiés aux éditions du Rocher. *Bibliographie* : 1990 : L'Orange de Malte ; 1994 : Le Cimetière des Plaisirs ; Frédéric H. Fajardie.

Jean-Claude Charles est né en 1949 à Port-au-Prince (Haïti). Il a quitté Haïti en 1970. Il vit à Paris depuis 1975. Ses romans, essais et poèmes sont publiés aux éditions Barrault, Hachette P.O.L., Stock et P.-J. Oswald. *Repères bibliographiques* : 1972 : Négociations ; 1977 : Sainte Dérive des cochons ; 1980 : Le Corps noir ; 1982 : De si jolies petites plages ; 1984 : Bamboola Bamboche ; 1985 : Manhattan Blues ; 1987 : Ferdinand, je suis à Paris.

Khady Sylla est née en 1963 à Dakar (Sénégal). Elle vit à Paris depuis 1981. Un roman, *Le Jeu de la mer*, est paru aux éditions de L'Harmattan en 1993.

Habiba Karaoui est née en 1954 dans un village des environs de Sétif (Algérie). Elle vit à Orléans depuis son enfance. Elle a publié une nouvelle, *Hada*, lors d'un concours en 1991, reprise dans le N°22 du *Serpent à Plumes*.

Jean-Baptiste Michel est né en 1957 à Fribourg (Suisse). Il vit à Paris. Il a publié un roman aux éditions Gallimard, *Le Passeur*, en 1983 et des nouvelles à la NRF (1985) et dans la revue *Quai Voltaire* (1992). Un roman : *Lady H.* est paru en 1994 aux éditions Calmann-Lévy.

Anne de Rufy est née en 1956 à Paris, où elle vit. Elle a publié différents textes dans des revues telles que *L'Infini* et *Recueil*.

Gérard Thalmann est né en 1944 à Chavannes-près-Renens (Suisse). Principales expositions : 1982 : *La Mort d'Eschyle*, Salle des Hauts-de-Sevres, Sevres ; 1984 : *Galerie Karl Flinker*, Paris ; 1985 : *Galerie Anton Meier*, Genève ; 1988-1990 : *Galerie Pascal Gabert*, Paris ; 1991 : *Découvertes*, Grand Palais, Paris ; 1994 : *Galerie Pascal Gabert*, Paris.

Repères biographiques et bibliographiques

Nicolas Bouvier est né en Suisse en 1929. Il vit à Genève. Ses romans et récits de voyage sont publiés aux éditions Payot, La Découverte, Zoé et Gallimard. *Repères bibliographiques* : 1985 : L'Usage du Monde ; 1989 : Chronique japonaise ; 1990 : Journal d'Aran et d'autres lieux ; Le Poisson-scorpion ; 1992 : Routes et Déroutes ; 1993 : Le Hibou et la Baleine. *Un entretien est paru dans le N°20 du Serpent à Plumes* : Conversations avec Patrick Boman.

Raphaël Confiant est né en 1951 en Martinique, où il vit. Ses œuvres sont publiées en France aux éditions Le Serpent à Plumes, Grasset, Gallimard, Stock et Hatier. *Repères bibliographiques* : 1988 : Le Nègre et l'Amiral ; 1990 : Éloge de la créolité ; 1991 : Eau de Café (prix Novembre) ; 1991 : Lettres créoles ; 1993 : Ravine du Devant-jour ; 1994 : Aimé Césaire, une traversée paradoxale ; L'allée des soupirs ; Commandeur du sucre ; 1995 : Mamzelle Libellule ; Commandeur des dés.

Éric Chevillard est né en 1964 à La Roche-sur-Yon. Il vit à Paris. Ses romans sont publiés aux éditions de Minuit. *Repères bibliographiques* : 1987 : Mourir m'enrhume ; 1989 : Le Démarcheur ; 1990 : Palafox ; 1992 : Le Caoutchouc, décidément ; 1993 : La Nébuleuse du Crabe ; 1994 : Préhisteire.

elle me traita de cochon avec un air angélique qui me surmena les couilles.

Cette cochonnerie-là résonne dans ma tête comme l'angélus de mes meilleures fouteries...

Ses jambes étaient plus que grandes ouvertes, mais j'exigeai, au pif, avec ce qui me restait de lucidité, qu'elle écartât plus encore ses blancs de cuisses, que je puisse la lécher un bon coup. Cette juteuse parole lui fit oublier sa surprise ; elle fit l'absolu maximum dans un rôle impatient.

— Mouillée comme ça, tu ne vas pas faire long feu ! Et pourtant il faut que tu sucas avant !

Pas le temps ! elle agitait trop son doigt... La grande fille lâcha en moins de deux sous la palette molle de ma langue avec un mugissement de génisse.

Sans lui laisser le temps d'ajouter à ses délices, je l'enfourchai d'un bond en empoignant mes couilles pantelantes et, cambré comme un arc, prêtai ma verge devenue extraordinaire à son cou tendu. Je ne pense pas que j'aurai le temps de faire la fête à son cul, pensai-je brièvement en lui faisant gober la totalité de mon membre.

Elle lapa sec. Quatre coups bien appliqués, pendant que je cajolais mes patientes jumelles avec une énergie automatique, les tirant vers le bas comme on sonne les matines.

Électrisé, je repoussai ses mains complaisantes

qui me fouillaient l'anus, tant j'étais happé par le ciel des fixes...

Je pensais que je lui bourrais le con ou les miches, je voyais sexe, seins ballottés et couverts de bites, et je gémis le martyre...

À sa bouche pleine et ses yeux ronds, à tout l'univers ébahi de ses larges fesses qui gigotaient et bâillaient en grand, j'offris le rapide secours de la carotte traditionnelle et moite que sa vulve suçait promptement en écho et qui fit lever à ses lèvres un point d'orgue et dans mes yeux bondés la vision apocalyptique d'un Renoir farci de mon foutre.

hissa ses jupes jusqu'à sa taille et m'offrit l'horizon pour lequel je piaffais. Y a-t-il plus fascinant que cette broussaille sombre qui respire et se tient immobile ? Un mince triangle de coton blanc cachait à peine la noirceur emmêlée d'une large motte, débordante et frisée, qui lui mangeait la cuisse.

Devant cette origine du monde, je risque fort de n'être qu'un poète qui se branle, pensai-je...

La belle ogresse était à présent splendidement humide, tant elle s'abîmait dans le savoureux supplice qu'elle faisait subir à ses mamelons en les frottant de l'index ; et leur raidissement progressif lui faisait visiblement de l'effet.

Je n'aurais jamais cru qu'une fille aussi lourde et grasse pût être aussi souple ! Avec ses genoux à hauteur de menton, ses seins coincés entre ses blanches cuisses, sa langue tendue qui paraissait à un doigt de son clitoris, elle s'offrait tout entière dans un mouchoir de poche. Je me voyais pilonner au hasard ce morceau de femme, sûr de m'enfouir ou d'être pompé. Tiens, je pourrais fourrer mes doigts dans ce con cramois, asseoir mes couilles chaudes sur ses lèvres mobiles tandis que je forcerais ma queue dans l'étroite pliure de chair entre ses seins ; qu'elle soit sage et muette ! En bourrant cette surface de ma langue, de mon

cul, de ma bite, de mes couilles, de mes doigts, je doute d'entendre autre chose que des remous de chair.

Au point où j'en suis, je me fous qu'elle ait une culotte ou qu'elle n'en ait pas, je me fous qu'elle soit jeune ou vieille, grasse ou maigre, je ne vois plus que le tas obsédant de sa sexualité.

À tous les coups, elle était bonne pour sucer. Je ne savais si je pourrais encore attendre tant ma queue et mes doigts me pressaient. Être pompé par cette petite échauffée...

Je ne pus éviter une pression pointue de la main sur ma pine, ce qui me fit décharger quelques gouttes.

Elle doit être si bonne ! elle doit sucer savamment, avec juste assez de chiennerie... elle doit savoir téter un gland, puis l'enfourmer très à fond en léchant à peine, lentement, pour que ça ne jute pas trop vite.

Comme elle entreprenait de s'affairer en haut et en bas avec autant d'ardeur, malaxant sa toison à pleine main en agitant frénétiquement son médius sur son noyau découvert, je sortis de mon trou comme un fauve pour éviter une branlette trop aboutie.

Me voyant surgir fou et raide, la belle garce tira une langue démesurée qui saillait de nulle part et écarquilla tout le reste, du cul jusqu'aux yeux ;

réconciliant ainsi les impératifs ovariens et la sérénité économique. Les garçons, eux, se distinguaient surtout par une componction minimaliste, oscillant entre le tout-anthracite jugé dandy et l'immuable ensemble 501-sweat-shirt jugé cool. Certains d'entre eux avaient encore des passions d'hommes vivants : la politique, le football ou le rock and roll. Ils y mettaient une foi réchauffante, une érudition sympathique que les autres trouvaient suspecte tant le feint détachement et l'affectation de ne se piquer de rien étaient la règle dans cette société délicate. Avec eux, mais ils étaient bien peu, il était possible d'avoir une conversation ou même d'éprouver de l'affection, une fois que le sang emportait dans son cours assez d'alcool.

Filles et garçons se rejoignaient par deux pratiques conjuguées : les médecines douces — acupuncture, homéopathie, ostéopathie —, et les sports de glisse — surf, ski, planche à voile. Ils étaient tous persuadés d'avoir saisi l'essence du monde et pourtant, ils étaient éternellement exilés à la périphérie des choses, à la surface de leur propre corps.

Dans ce milieu qui préférait l'effleurement à l'étreinte, Aurore éprouvait sa fragilité par une discrète mais persistante paranoïa. Elle voulait être de toutes les fêtes, sorties ou balades. Raphaël la suivit donc en VTT sur des routes départementales

et des chemins de traverse, assista à des représentations théâtrales où des metteurs en scène trouvaient que faire jouer Andromaque en complet-veston était encore le comble de la subversion et même, il applaudit à ces La Bruyère du pauvre qu'on appelait alors les « nouveaux comiques ».

Il fut tenté, plus d'une fois, de montrer à Aurore l'inédite vacuité d'un tel univers, l'asservissement efficace qui était à l'œuvre à chaque instant de leur vie. Il ne le fit pas, il n'avait rien à proposer en échange, sinon une affligeante lucidité, des rêves brisés et une mélancolie tenace. De plus, quand elle venait au-dessus de lui, ses cuisses enserrant son bassin, qu'il la contemplait, magnifiée par la contre-plongée, il éprouvait cette reconnaissance du ventre qui transforme n'importe quel mâle en lâche prêt à prendre la faiblesse d'une abdication pour la grandeur d'un pardon.

Les saisons passèrent. L'été les sépara. À la rentrée, Aurore, hâlée, encore amincie, était devenue une épure d'elle-même, une esquisse dorée presque immatérielle. Elle lui raconta par le menu des vacances en Crète à bord d'un camping-car. Elle avait fait de la planche à voile au large d'Ierapetra, la ville la plus méridionale d'Europe, elle s'était nourrie de poisson grillé et de feta, sous

On pouvait le craindre à ce point que c'en était fascinant.

Une telle appréhension redoublait mon regard, lavant le blanc de mon œil de toute humidité et polissant mon iris comme la paume le galet.

Pour mieux voir, j'ouvris la bouche.

Son derrière, aussi large qu'une moitié d'hémisphère, la cachait tout entière lorsqu'elle était de dos.

Mais c'était de face tout de même, et debout, penchée sur son labeur, qu'elle me taquinait bien proprement.

Sa générosité gênée aux entournures, et comme si la bonne femme avait eu vent de ma pensée, sans quitter des yeux les carottes qu'elle pelait, elle eut un geste machinal, porta sa main gauche sous sa blouse, palpa la pointe de ses seins, leur donna un peu d'air, comprimés qu'ils devaient être par le cordon trop tendu qui les maintenait abouchés.

Décidément, ses mamelles auraient eu besoin d'une main secourable — puis elle se remit à sa tâche avec diligence, les oubliant tout à fait. Je devins obsédé de la dame, hypnotisé par sa devanture pour laquelle j'imaginai un frisson, une chute, une bousculade, un séisme... Qu'ils tremblent un peu dans la masse !

Je la voyais menacée dans son opulence, trem-

bler lentement sur sa base, sa chair s'écroulant sur sa chair, cascadante de plis et de bouches, tombant chaque fois plus bas en devant de mes doigts et de mon dard abruti.

Aussi remuante et secouée que si je l'enfilais d'un coup superbe et véloce, au beau milieu de ses dentelles de fille, remontées au hasard par-dessus ses cuisses au contour hésitant, tressaillante de chair, sur ma bite comme sur un pal. Ses cuisses gourdes s'effondrant avec la modulation du frisson sur l'os de mon bassin.

Je la voyais réduite à un tas de chiffon d'où émergerait la douce rotondité de sa chair, fendue, enivrante de simplicité molle, où ma main s'enfourrait.

Gonflé de suc, n'étais-je pas à même de déplacer des montagnes ?

Je la voyais, se raccrochant à la table, mi-rieuse, mi-tragique, ouvrant la bouche pour libérer un soupir, courbée, maîtrisée, le cul soulevé par le déséquilibre et le sournois appétit de ce qu'elle avait vu. Qu'avait-elle vu ? La puissante érection qui faisait un dôme sous mon pantalon.

Mais la fille ne se doutait de rien et continuait d'empoigner ses carottes d'une main ferme.

Charpentée comme elle l'était, il faudrait la pousser un peu fort pour qu'elle bascule en avant et s'embarrasse dans ses linges ; dénouer preste-

On pouvait le craindre à ce point que c'en était fascinant.

Une telle appréhension redoublait mon regard, lavant le blanc de mon œil de toute humidité et polissant mon iris comme la paume le galet.

Pour mieux voir, j'ouvris la bouche.

Son derrière, aussi large qu'une moitié d'hémisphère, la cachait tout entière lorsqu'elle était de dos.

Mais c'était de face tout de même, et debout, penchée sur son labeur, qu'elle me taquinait bien proprement.

Sa générosité gênée aux entournures, et comme si la bonne femme avait eu vent de ma pensée, sans quitter des yeux les carottes qu'elle pelait, elle eut un geste machinal, porta sa main gauche sous sa blouse, palpa la pointe de ses seins, leur donna un peu d'air, comprimés qu'ils devaient être par le cordon trop tendu qui les maintenait abouchés.

Décidément, ses mamelles auraient eu besoin d'une main secourable — puis elle se remit à sa tâche avec diligence, les oubliant tout à fait. Je devins obsédé de la dame, hypnotisé par sa devanture pour laquelle j'imaginai un frisson, une chute, une bousculade, un séisme... Qu'ils tremblent un peu dans la masse !

Je la voyais menacée dans son opulence, trem-

bler lentement sur sa base, sa chair s'écroulant sur sa chair, cascadante de plis et de bouches, tombant chaque fois plus bas en devant de mes doigts et de mon dard abruti.

Aussi remuante et secouée que si je l'enfilais d'un coup superbe et véloce, au beau milieu de ses dentelles de fille, remontées au hasard pardessus ses cuisses au contour hésitant, tressaillante de chair, sur ma bite comme sur un pal. Ses cuisses gourdes s'effondrant avec la modulation du frisson sur l'os de mon bassin.

Je la voyais réduite à un tas de chiffon d'où émergerait la douce rotondité de sa chair, fendue, enivrante de simplicité molle, où ma main s'enfourrait.

Gonflé de suc, n'étais-je pas à même de déplacer des montagnes ?

Je la voyais, se raccrochant à la table, mi-rieuse, mi-tragique, ouvrant la bouche pour libérer un soupir, courbée, maîtrisée, le cul soulevé par le déséquilibre et le sournois appétit de ce qu'elle avait vu. Qu'avait-elle vu ? La puissante érection qui faisait un dôme sous mon pantalon.

Mais la fille ne se doutait de rien et continuait d'empoigner ses carottes d'une main ferme.

Charpentée comme elle l'était, il faudrait la pousser un peu fort pour qu'elle bascule en avant et s'embarrasse dans ses linges ; dénouer preste-

Anne de Rufy

L'AUBERGE

J 'Y AVAIS REMARQUÉ une serveuse pleine comme une lune, rousse et débordante, laiteuse avec ça, dont le corsage comble avait peine à se contenir. Elle n'était pas vulgaire, non ; plutôt, cette chair qui la débordait sous et sur la taille lui donnait un côté éclatant qu'elle n'aurait pas mérité autrement.

Et mal ficelée, elle attirait d'autant plus le regard. On pouvait craindre pour ses seins lourds lorsqu'elle se penchait... On pouvait craindre qu'ils se débordent d'un coup et qu'elle fouette l'air de ses tétons surgis et libres d'entraves, telles deux grosses gommess suspendues

où on m'envoie, moi, toujours moi, voyons...
Bucarest en 1937, Budapest l'année dernière et
cette année Varsovie...

Trois ans de suite et cette fois en plein mois
d'août ! Et pourquoi ? Parce que je suis seul. Il se
fige, distinguant au fond du gouffre cette petite
lune qu'il contemple, hébété.

La terre tourne.

Il tourne. La grande et la petite aiguille, la trot-
teuse des secondes qui passe puis revient.

Il ferme les yeux, ça ne peut plus durer.

Ça ne peut plus durer, non.

Il écoute.

Mais le bruit vient d'ailleurs, de l'autre côté.

Du *Temps*, là, au pied du lit qu'un peu de
vent plaque contre le sommier avec ses grosses
lettres noires et par terre, mêlé à ce courant d'air,
le deuxième télégramme : AFFAIRE ANNULÉE REN-
TREZ À GENÈVE, envoyé dès le lendemain, ils n'ont
pas traîné et il se pelotonne, la tête dans
l'oreiller, entendant tout près le bruit doux du
vent dans les pages, le ronronnement d'un
moteur et des pas, en moi, dans mes artères qui
battent, imperceptibles, heureusement d'ailleurs,
si on se sentait vivre, la vie deviendrait vite
impossible et tout se passe ainsi, je suppose, les
grandes comme les petites choses, à notre insu,
mais il faut y aller, maintenant — quelle heure

est-il ? Il tâtonne, attrape sa montre et la serre
dans sa main. Il contemple son poing fermé puis
écarte les doigts lentement — ronde. Morte.
Arrêtée — Zut. Le train part à huit heures. À
moins qu'il ne soit déjà huit heures... Impossible.
Le jour se lève à peine. Six heures tout au plus.
Pourquoi s'est-il réveillé si tôt ? Il aurait dû
fermer les volets, hier soir. Au moins la fenêtre.
Quelques pas l'en séparent. Trois mouvements
suffiraient pour que la nuit retombe sur la place
qu'il sent comme si ses façades lui soufflaient au
visage, monumentale et intime, déserte et pour-
tant pleine de bruits comme ce battement d'ailes
et de feuilles, en bas, on dirait une foule qui
applaudit.

Et ce bourdonnement lourd, là-haut, de l'avion
qui n'en finit pas de tirer la nuit, le mois, même,
puisqu'il a vu 30 sur le *Temps* d'hier et le jour
autour de lui s'arrondit comme une gueule où il
tombe, avalé, dégluti jusqu'à ce chiffre dont il se
souvient, soudain. Et comme le *Temps*, ici, a tou-
jours un jour de retard, que le mois d'août a trente
et un jours, on est donc le 1^{er}. Alors il faut partir.

Il faut rentrer, c'est sûr, et il se redresse,
cherche des yeux ses vêtements, par terre les
pages dépliées, en désordre, du *Temps*.

Plus loin le miroir où la nuit tremble encore,
au fond duquel il se voit, immobile.

être à Genève dans la journée de demain.

Mais il ne bouge pas, les yeux au plafond — demain.

Ou dans la nuit.

Peu importe.

Il est là.

L'air du dehors. Une main invisible, gigantesque lui caresse les cheveux et il y a des moments comme celui-ci où tout est si doux que la réalité devient comme un songe mais il ne faut pas qu'il se rendorme et il se retourne en se disant qu'il faut partir. Mais cela fait une semaine maintenant qu'il se réveille en se disant la même chose, une semaine qu'il ne fait plus attention qu'au temps qu'il fait, qu'il ne prend plus aucune décision sinon, chaque matin, celle de prolonger son séjour en se disant que la banque lui doit bien ces petites vacances et il plonge dans ce coin où la nuit règne encore, où le temps clapote comme un petit lac immobile — le bois qui craque, les ressorts qui grincent et les insectes, là, dans les fentes. Il en a vu filer trois, hier soir, répugnants avec leurs antennes qui palpitent, leurs pattes actives qui attaquent le télégramme chiffonné, arrachent le A de AFFAIRE LANSKO REMISE, grignotent le C de CIRCONSTANCES PEU FAVORABLES PRÉFÈRENTS ATTENDRE et les mots un à un retombent, disparaissent dans ce trou où grouillent ces cafards en uni-

formes, queues-de-pie, dos nus bordés de soie noire, il se le rappelle, il faisait si chaud ce soir-là. Il est descendu vers le fleuve pour en respirer l'air frais. L'eau clapotait contre le quai, il avait trop bu et il s'est laissé tomber sur le bord, les jambes balantes, les yeux dans l'eau, à bout... Il avait beau se dire que rien de tout cela n'était bien dramatique, qu'il fallait se lever, quitter cet endroit désert, quelque chose de plus fort que lui l'accablait, l'écrasait sur place avec cette chaleur, mon Dieu, terrible, si pesante qu'il avait l'impression d'étouffer à l'intérieur d'un corps, de glisser dans un ventre, lentement digéré et il a vomi dans l'eau.

Mais les voyages vous exposent à ces trous d'air... Préférons attendre ! Et moi pendant ce temps, pour qui me prennent-ils ? Je vieillis.

Et puis je n'ai jamais supporté l'alcool.

Je m'endors.

Il faut réagir, allons, un effort.

Il remue, dégage son bras pour lire l'heure — où est-elle ? Il se penche, cherche dans ce coin où elle a dû tomber, à moins qu'il ne l'ait posée par terre avant de s'endormir. Il n'aimerait pas la perdre, ah non, une montre Zénith offerte par maman pour mes trente ans et qui m'a suivi partout, infatigable à me dire l'heure de toutes ces villes impossibles où personne n'a envie d'aller et

Et il se retourne au cœur d'un de ces moments où la ville semble avoir perdu sa voix.

Pas un bruit.

Le bruissement des feuilles.

Ce souffle le frôle et le réveille, un peu hâletant, inconfortablement allongé, les jambes balantes, en travers du lit. Le jour pointe.

Il a froid. Une voiture approche, presque sans bruit, glisse sous la fenêtre, là — sous lui. Il se fige, se redresse et reste un moment comme étourdi, les yeux vagues, écoutant le bruit du moteur qui s'éloigne, diminue, se fond enfin dans la rumeur du boulevard, en bas.

Il écoute et du boulevard, un instant, des voix lui parviennent mais si faibles qu'un craquement du lit les disperse et tout s'embrouille. Un battement confus. Il est trop loin.

Il ferme les yeux.

Ce bruit.

Quelque chose bat qui ne s'approche ni ne s'éloigne, comme le pas énorme d'un géant qui piétine, Indécis — puis plus rien.

La nuit.

Quel jour est-on ?

Il rouvre les yeux et voit le ciel qui se penche, tendre et gonflé comme une joue d'enfant. Le ciel bleu et sur ce bleu, dans la fenêtre, le coin du luxueux hôtel d'Europe d'où lui parvient l'imper-

ceptible rumeur des dormeurs qui, en proie au même songe, se retournent. Il les voit couchés contre le ciel, plongés dans un profond sommeil ou, comme lui à l'hôtel d'Angleterre, comme des centaines d'autres à travers la ville, réveillés en sursaut et regardant de leurs lits le jour qui se lève, regardant sans comprendre autour d'eux les objets qui s'éclairent, un livre qui traîne, un pantalon qui pend, un bouton qui brille et ce craquement, tout près, comme le bruit d'une page qu'on tourne. Il ne sait d'où ça vient, d'en face, du mur immobile où tout grouille et s'agite ou de plus près encore, du fond de la chambre où la nuit reflue. Le lustre tremble, la petite table au milieu s'immobilise, dans un coin le divan prend forme, au fond sur l'armoire la glace en pied bleuit, les choses émergent et le silence s'approfondit de leur mutisme. Elles sont toutes là, maintenant, figées autour de lui, visibles et ce mouvement, mais quoi ? Cette lumière qui tombe en frissonnant s'insinue dans ses membres enfin ce qui bouge ou plutôt veut bouger, téléphoner à la réception, vider l'armoire et remplir la valise, descendre régler la note, prendre un taxi et filer par les petites rues jusqu'à la gare pour attraper le train de huit heures à destination de Vienne.

À Vienne changer pour Zurich et de Zurich aller tout tranquillement jusqu'à Genève. Il devrait

Jean-Baptiste Michel

L'ÉVÉNEMENT

TRES HAUT, invisible et se détachant à peine du silence, pétrifié dans son propre bruit profond et solennel, l'avion dans l'azur semble avoir suspendu son vol pour offrir à ses passagers penchés aux hublots le spectacle de cette ville que le jour naissant leur permet d'apercevoir mais pas mieux que ne les voit d'en bas ce promeneur dont les pas solitaires approfondissent le silence des ruelles où les lourds palais baroques somnolent dans une paix que rien ne trouble.

Pas même cette porte qui claque.

Pas même sur le boulevard cette voiture qui freine.

pas tenter la soif des automobilistes et les inciter à stopper à sa hauteur ? Elle finit un jour par se décider à oser forcer le cours des choses et du destin sans couleur qui lentement, implacablement, se resserrait autour d'elle. En revenant de la fontaine par une après-midi tiède et venteuse, Dounia se mit légèrement sur la chaussée et tint son seau levé aussi haut qu'elle put. Mais les voitures, quand elles passaient près d'elle, se contentaient de faire un écart en klaxonnant. Le seau était trop lourd, le vent trop fort et le destin sans surprise. Une rafale, une crampe au bras et Dounia, déséquilibrée, entraînée par le poids de son eau, tomba sur la chaussée. Elle ne vit pas la voiture la submerger alors qu'elle essayait de se relever. Elle mourut sans un cri, les yeux fixés sur une ligne d'horizon floue, diluée et proche, si proche soudain.

Du haut du promontoire, les vieux se dirent qu'elle avait le destin qu'elle méritait, celui d'un chien sauvage écrasé par mégarde. La mort de Dounia ne provoqua nul émoi au village. Seules ses sœurs la pleurèrent. Son corps quitta discrètement le douar et fut enterré à la hâte à l'endroit le plus reculé du cimetière, dans le coin réservé aux sans famille.

Quelques mois après son retour de La Mecque, le vieux Si Hadj Mokhtar toucha une grosse indemnité de l'assurance. Il interpréta la mort de Dounia et cette nouvelle manne financière comme un message du Très-Haut et la récompense de son pèlerinage en Terre sainte. Il s'empressa donc de se pourvoir d'une jeune épouse, vierge, et aux hanches larges et pleines de prolifiques promesses. Depuis, il siège parmi les vieux qui, du haut du promontoire, montent la garde devant la demeure d'Allah et continuent, sans en avoir l'air, de surveiller la vie du village.

une bonbonne qu'il portait sur le dos ; moi, un spray dans chaque main pour mitrailler les frelons qui rentraient au nid et nous attaquaient. Nous avons détaché cette grande mitre givrée, l'avons envoyée au sol où nous l'avons ensuite brûlée. Puis, il est descendu de l'échelle en titubant : c'est un miracle qu'il ne se soit pas rompu les os, saoul comme il était.

Ce matin, il s'affaire au cimetière pour geler un nid de guêpes sauvages qui s'est installé sous une pierre tombale fendue dont il a écarté les deux moitiés avec une barre à mine. Je vais le saluer, accoudé sur le mur mitoyen, et constate qu'il est dans son état ordinaire et manie sa lance comme s'il voulait gazer tous les morts à la ronde. Tout de même, les guêpes ont reçu leur dose et il est sur le point de s'en aller lorsqu'une survivante a le mauvais esprit de sortir de la faille et d'essayer, comme un petit pilote, ses ailes engourdis par le froid. Le coup de barre à mine qu'il lui a porté a fait étincelle, et exploser ce gaz très volatil. La déflagration m'a soufflé du mur auquel j'étais accoudé et assis sans ménagement dans les roses trémières. Lui s'est retrouvé encastré, comme un faune de mosaïque, dans l'épais matelas de lierre qui tapisse le même mur, côté cimetière. Il est sorti de cette niche, les tympanes bourdonnant, le visage noirci, absolument indemne.

Depuis cette aventure, j'ai détruit mes nids de frelons moi-même, ganté et cagoulé.

1991. Musique, musique

Été caniculaire. Beaucoup d'eau sous les ponts. La visiteuse est devenue ma femme et le Pleyel a disparu pour lui faire un peu de place. Quand j'ai compris que je ne serais jamais qu'un pianiste de carton dont les doigts refusaient d'aller jusqu'aux grands concertos romantiques — les plus difficiles avec leurs guirlandes de notes noires et crochues bourrant chaque mesure comme des poignées de raisins secs — j'ai vendu l'instrument à un musicien véritable qui dirige des orchestres dans les Allemagnes et joue les partitions les plus redoutables en tutoyant les anges. Il était si lourd qu'il a fallu quatre « costauds des Épinettes » pour qu'on le voie, le cœur un peu pincé, disparaître au bout du jardin. Exit arpèges, doigtés inscrits sur le cahier, dixièmes ou « passage du pouce » travaillés des heures durant. Comme un mandarin refusé à l'examen, je me suis rabattu sur d'autres besognes, et mes murs rouges se sont garnis sans que j'intervienne de l'écume des jours comme de nos longues absences. Garni et dégarni au gré de mes occupations comme un

nom, a une parole aimable pour les anciens, puis se tait comme s'il cherche quels mots il doit prononcer afin de ne froisser personne. Le nègre est quelqu'un de si-tellement susceptible, messieurs et dames ! Aussi susceptible qu'un pet est chaud, a coutume de dérisionner notre servante Léonise.

• Chers parents, commence-t-il solennel. Je m'oppose à ce mariage. Pardon Clémence ! J'ai peine à chiffonner ton cœur d'autant que chacun ici sait que tu n'es pas une friquennelle. Ta sérieuxité a toujours fait l'admiration de tous. Mais, cousine, tes parents ont oublié le mal que nous a fait la famille Tèramène.

Et le villageois de s'embarquer dans une philippique étourdissante au cours de laquelle tu apprends que le père du cabrouettier s'était indûment approprié deux cents carreaux d'excellente terre appartenant à la famille Augustin, la nôtre, cela en 1903, c'est-à-dire un an après l'éruption de la montagne Pelée. Cette propriété avait toujours été cultivée en commun par les frères de Man Yise jusqu'au jour où, jugeant sans doute que le Morne Capot se trouvait trop éloigné de la civilisation, ils s'étaient installés un à un au bourg de Grand-Anse ou même, courageusement, à Fort-de-France. Tous sauf l'ainé, un nommé Marceau, qui finit par y construire sa case où il vécut toujours sans femme, ayant un tempérament mangouste. Le

bougre avait pour habitude de se rendre à Saint-Pierre une fois par mois pour s'acheter des vêtements et des outils et c'est là que la nuée ardente le surprit. Ses cultures demeurèrent sans maître de mai 1902 à février de l'année suivante où un Tèramène quelconque, puis deux, puis trois, sans faire grand bruit, accaparèrent les lieux, et le jour où le père de Man Yise, alerté enfin, vint leur demander des comptes, ces grandgousiers l'accueillirent à coups de fusil. À beau dire-à beau faire, notre famille n'a jamais pu obtenir gain de cause ni devant la justice des hommes ni devant celle de Dieu car les occupants vieillirent si vieux que le monde finit par s'habituer à leur présence et par considérer qu'ils étaient les véritables possesseurs de la dite propriété.

• Je ne cherche pas à réveiller les morts, martèle le cousin, d'ailleurs bien que les Tèramène, avec tous leurs aidants et confortants, aient passé quarante ans à l'exploiter sans nous reverser un seul sou, voilà qu'aujourd'hui cette propriété est en friche, chers parents. Quel nègre veut s'esquinter à travailler la terre de nos jours, hein ? Mais nous ne pouvons pas vivre dans la déshonneur perpétuelle, non plus. La famille Tèramène a dérespecté la famille Augustin et tant que l'oncle Marceau ne sera pas vengé, sa maudition nous poursuivra jusqu'à la septième génération. Moi-

d'aise) finit dans les halliers. Je me jette sur mon lit, me couvre la tête de mon oreiller pour pleurer. Une main caressante s'attarde sur ma nuque après quelques instants. Une voix me demande :

« Pourquoi tu as le cœur gros, petit bougre ? »

Léonise, notre fidèle Léonise, a tout compris. Elle est plus attentive à mon désarroi qu'aucune de mes tantes et ne parlons même pas de Clémence qui se pavane sans un regard pour moi. Tout le monde semble content de son heureuseté toute neuve. Man Yise paraît soulagée.

« Mais Tèramène l'a battue plusieurs fois, Léonise », fais-je révolté.

« Tu es encore trop innocent pour comprendre certaines choses. Trop petit... Tèramène n'a pas injurié ta tante, il ne l'a pas battue. C'était du jeu, tout ça. C'est notre manière à la campagne de montrer à quelqu'un qu'on l'aime. »

Pour de vrai, Clémence aime Tèramène ou en tout cas s'emploie à montrer à tout un chacun qu'elle approuve les sentiments que le cabrouetier nourrit à son égard. Oubliés ses prétendants aux yeux bleus d'En France ! Tèramène cesse son manège du serein — finies les belles cannes juteuses ! —, s'habille comme un muscadin, se lotionne d'importance et vient faire la conversation à tes grands-parents tous les après-midi précédant le jour fatidique. Pendant ce temps, tes

tantes proprètent les coins et recoins de la maison tandis qu'une couturière, venue du bourg, essaie une robe d'organdi sur la future épousée qui jacasse à n'en plus finir, proposant de coudre tel bouton plus haut ou d'élargir tel pli. Elle t'a oublié nettement-et-proprement et cela non plus tu ne parviens pas à le digérer. Elle a choisi un sien cousin vivant à la ville comme témoin. Celui-ci arrive quatre jours avant la cérémonie, le front soucieux, mais distribue des cadeaux avec générosité. Il t'offre trois livres de la Bibliothèque Verte, négociant par là même ta neutralité grâce à Alexandre Dumas. La veille des épousailles, le cousin réclame un conseil de famille, l'air grave et déterminé. Il exige la présence des sept filles de Man Yise, de Parrain Salvie, leur frère, qui vit au Morne Carabin et d'un nombre indéterminé de « petits parents » et d'alliés venus de toutes les campagnes de Grand-Anse du Lorrain. Le cousin a posé une sorte de mallette noire sur la table du salon, attendant, debout droit comme un piquet, que chacun ait trouvé un siège. Accroupi dans un angle de la véranda, tu observes la scène par les persiennes. Tu remarques qu'une nervosité grandissante est en train de s'emparer de ta grand-mère, chose qui se manifeste invariablement par un triturement des pointes du madras qu'elle porte sur la tête. Le cousin salue chacun par son

lui, m'aperçoit, veut signaler ma présence, se ravise, invite Grand-Père à entrer boire un coup de rhum. Les deux hommes s'installent à l'intérieur sans parler pendant un bon moment, comme s'ils se jaugent. Je ne comprends plus rien. Au lieu de ficher une bonne égorgette à cet insignifiant de Tèramène, voilà que Grand-Père s'accointe avec le bourreau de sa fille.

• Alors cette date ? reprend Grand-Père.

— Ça... ça ne dépend pas de moi...

— Comment ça, ça ne dépend pas de vous ?

— Elle est d'accord ? Clémence est donc d'accord, monsieur Augustin ?

— Qu'est-ce que tu me chantes là, mon bougre ? se fâche Grand-Père. D'accord ou pas d'accord le mal est fait. Depuis le temps que tu lui fais la cour, tous les autres jeunes gens de Macédoine se sont déjà détournés d'elle. Elle a maintenant l'âge de se marier et c'est tant pis pour toi qui l'a choisie.

Alors un phénomène extraordinaire se produit sous tes yeux. Personne ne te l'a raconté : tu l'as vu de tes yeux vu : le conducteur de cabrouet, réputé renfermé et mélancolique, en tout cas taciturne, hurle sa joie en sautant à la façon d'un cheval fou. Se rue au dehors, se roule dans l'herbe-de-Guinée. Prend le ciel à témoin. S'époumone :

• Merci Bondieu ! Merci la Vierge ! Merci les saints du Ciel ! Merci-merci-merci ! •

Grand-Père ne s'émeut pas de tout ce cinéma et attend que Tèramène ait fini d'embrasser le sol et de danser avec les arbres, pour réitérer sa question :

• La date, s'il vous plaît ?

— Mais quand tu veux, maître Augustin ! Aujourd'hui même ! Demain ! La semaine prochaine si-dieu-veut ! •

Pour la première fois, le vieil homme se déride et baillant une accolade sérieuse à Tèramène, lui déclare :

• Tu es un homme sérieux. J'aime ça. J'ai fixé la date pour le samedi de Pâques. Prépare ton linge, va à la mairie pour mettre tes affaires en règle, moi, je me charge du reste. •

Une bouffée de colère m'échauffe le front. Grand-Père est-il tombé fou ? Ai-je mal entendu ? Tout cela n'est peut-être qu'une ruse de sa part avant de péter l'écale de ce salaud qui déteste tant ma tante Clémence. Je m'enfuis à la maison, secoué par des hoquets de colère. Man Yise m'interpelle :

• Hé ! où tu vas comme ça à cette heure-ci ? Viens prendre ton quatre heures ! •

Le morceau de pain-margarine-saucisson qu'elle me tend (et qui d'habitude me comble

vue auparavant, elle te met au piquet en plein soleil, dans la cour, jusqu'à ce que tu sentes ta tête éclater.

• Poutji ou ka fè'ti boug-la méchansté kon sa ? (Pourquoi fais-tu voir de telles misères à ce garçon ?), s'inquiète Grand-Père.

— Sa pa zafè'w ! Sa ké apwann li mélé moun. • (Ce n'est pas ton problème ! Ça lui apprendra à embarrasser les grandes personnes.)

Il n'est, en effet, pas question que Man Yise reconnaisse qu'une fois de plus elle a fait montre de partialité à l'endroit de l'Indien. Elle redépose le coutelas à sa place et quand Herman le découvre, elle ne fait qu'un bref commentaire :

• Le voleur sait que le Bondieu l'a vu alors sa conscience l'a obligé à faire marche arrière. •

Si bien que la saison du carême s'empare à nouveau de la terre, roussissant les herbes et verdissant les champs de canne à sucre à perte de vue. Les cabrouets reprennent leur aller-venir dans le chemin. Les mulétiers et les coupeurs de canne se font plus matineux. Leurs exclamations joyeuses te saisissent dans ton sommeil. Tèramène recommence à déposer sa botte de cannes à fil rouge dans notre cour et Clémence, oublieuse des coups qu'il lui a baillés, s'en délecte sans vergogne. Cette fois-ci tu te refuses à participer au festin des dernières cannes.

• J'ai mal aux dents », prétextes-tu, boudeur.

Et puis, un beau jour, Grand-Père se costume de noir, se cravate, se botte, se met un feutre sur le crâne et lance :

• Je vais causer à ce Tèramène, oui. •

Tu sautes comme un cabri. Tu bandes tes muscles, prêt à lui prêter main forte dans la bagarre. Quand Grand-Père emprunte la trace qui mène à la case du conducteur de cabrouet, tu le suis d'un pas décidé. Il ne s'aperçoit même pas de ta présence, tant et tellement il est pénétré de l'urgence et de l'importance de sa mission. Le bonhomme épluche un fruit-à-pain, assis sur un banc, devant sa cahute. Un feu rugit entre quatre pierres sur lesquelles il a posé une casserole noircie jusqu'au manche. Il se redresse avec une vivacité qui te paraît suspecte et s'essuie les mains contre son pantalon.

• Sa ou fè, mèt Odjisten ? (Comment allez-vous, maître Augustin ?)

— Je tiens bon. Je tiens !... Monsieur Tèramène, je suis spécialement venu vous voir pour que les choses soient claires désormais.

— Les cho... choses ?...

— Oui. Je veux savoir quand vous allez me bailler une date », fit Grand-Père sur le ton le plus raide qu'il put.

Tèramène, incrédule, regarde tout autour de

Grand-Père drivaille nul ne sait où sur son cheval, Tèramène s'enhardit à s'approcher de notre véranda, les yeux hagards, faisant craquer ses doigts de terrible manière. Tes tantes rentrent précipitamment dans leur chambre, sauf Clémence qui vaque à ses occupations sans jamais prendre la hauteur du nègre, sans mesurer sa toise, si l'on préfère. C'est comme s'il n'existe pas pour elle. Arrivé à quelques centimètres de ta tante, Tèramène la frappe sur le bras avec douceur en criant :

• Fout où lèd ! Man pa enmen'w ! Pa kwè man enmen'w, non. Man pa enmen moun-la ki mète mwen anlè latè-a, ajijewè wou ! • (Comme tu es laide ! Je ne t'aime pas ! Je n'aime même pas celle qui m'a mis au monde, allez voir toi !)

Clémence ne bronche pas. On aurait juré que les tapes du conducteur de cabrouet comptent pour du vent. De grosses gouttes d'eau déboulignent sur les deux pommes de la figure de Tèramène qui répète sans cesse :

• Man pa enmen'w ! Man pa enmen'w ! • (Je ne t'aime pas ! Je ne t'aime pas !)

Dès qu'il croit entendre le bruit d'un moteur qui monte du bas de la route de Macédoine, il déchauffe de notre devanture, chose qui provoque maints esclaffements dans la case-à-rhum où ses simagrées ne sont pas non plus prises très

au sérieux. Pour ta part, la débonnaireté de ta tante envers lui t'interloque et tu envisages, avec toute la détermination dont tu es capable, de lui péter le fiel quoi qu'il soit en âge d'être ton père et qu'il doive posséder une force herculéenne dans ses bras de travailleur de la canne. Une telle haine mérite rétorsion, tambour de braise ! Tu songes à demander son aide à Sonson, le chef des négroillons, mais il fait preuve d'amicalité envers Tèramène pour lequel il achète des commissions à la boutique. Herman, le nègre-caraïbe qui concubine avec Léonise, vit hors du monde et du temps, ne s'autorisant que de rares soliloques lorsqu'il vérifie les fers de ses chevaux. Lui non plus ne te serait pas d'un grand secours. Pas question de t'en ouvrir aux tafiateurs, aux joueurs de grains de dés, aux fainéantiseurs et aux vieux-corps désœuvrés qui hantent la case-à-rhum : ils te riraient au nez. Tu dérobes donc un coutelas dans la case à outils, méditant de hacher Tèramène en mille morceaux lorsqu'il lui arrivera de s'écrouler fin saoul dans le chemin sans que personne vienne le ramasser. Toutefois, l'hivernage prend fin et tu ne trouves pas l'occasion de mettre ton projet à exécution. Man Yise découvre le coutelas sous ton matelas, elle qui a accusé Moutama de l'avoir dérobé et en a ôté le montant sur la solde hebdomadaire du pauvre couli, et furieuse comme tu ne l'as jamais

Hon-Hon-Hon ! Je n'ai jamais vu un tel laideron de toute ma vie).

Personne, ni à la maison ni à la case-à-rhum, ne semble prêter attention à ce bougre qui véhémentement jusqu'à ce que le noir couperet de la nuit lui tranche la langue ou que le vacarme des cabris-des-bois lui rabatte sa caquetoire. Il n'y a que ta petite personne à réagir avec virulence. Tu lui voltiges des roches au jugé, tu injurises sa maman et sa marraine, tu le menaces des foudres de Dieu le Père ou de buter sur un zombi lorsqu'il s'en retournerait chez lui à l'en-haut du Mome L'Étoile.

• Un zombi ? ricane Grand-Père. Tu rêves, mon garçon. Ce Téramène-là se transforme en cheval-à-trois-pattes pendant la nuit, oui.

— En chien aussi ! • affirme aussitôt Léonise que les agissements de celui qu'elle appelle • le japeur • agacent au plus haut point.

• D'où tu tires de telles couillonnades ? • ronchonne Man Yise, ta grand-mère, en se mettant à sa machine Singer.

La servante atteste des métamorphoses canines du sieur Téramène en demandant à chacun de se souvenir du jour où il a arboré un bandeau ensanglanté sur tout un pan de sa figure. • La Simca Aronde de Romuald avait pris panne sur la route, précise-t-elle, ce que je faisais avec ce beau mulâtre plein de gamme et de dièse, ne me le

demandez pas. C'est mon affaire ! Eh ben, nous avons décidé de dormir dedans jusqu'au lendemain où quelqu'un nous aurait dépannés. À un moment, nous avons entendu des aboiements autour de la voiture et par les vitres, nous avons aperçu un chien énorme, presque gros comme un bœuf — je ne vous baille pas de menteries, je le jure ! —, qui tournait-virait autour de l'Aronde, toutes dents dehors. Heureusement, la voiture était bien fermée mais vous connaissez le tempérament de Romuald, téméraire comme il est, il a ouvert la portière, a attrapé une roche et a fendu la tête du chien avec. L'animal a hurlé kouililik ! kouililik ! avant de s'escamper en criant : • Je vais m'occuper de vous très bientôt, vous allez voir ! • Après, on a redormi tranquillement et le taxi-pays nous a secourus à six heures du matin. Hé-hé ! Quand j'arrive ici, qu'est-ce que je vois sur le bord du chemin, la tête entourée d'un pansement : cet endiablé de Téramène ! Et qu'est-ce qu'il me sort : "Hier soir, tu m'as blessé, aujourd'hui c'est moi qui vais te tuer." J'ai ri, j'ai ri, j'ai ri mon compte de rire et jusqu'à ce jour les malfeintises de ce monsieur n'ont jamais pu m'atteindre. Le Père Stegel me reproche d'être mécréante mais la Vierge Marie me protège. •

D'autres fois, quand Grand-Mère est descendue au bourg de Grand-Anse du Lorrain et que

Martinique au Havre une fois par mois. Mais il faut se rendre à l'évidence que les lectures de Léonise ne relèvent point de l'affabulation. Deux jours après qu'elle a évoqué l'assassinat d'un plombier par sa femme et l'enfouissement du cadavre dans une dalle en béton, Radio-Martinique rapporte la même nouvelle. De ce jour, on se prend à respecter Léonise et l'on vient de partout admirer la belleté de son langage d'En France.

Les monstruosité de *Paris-Presse l'Intransigeant* contribuent donc à empesantir l'atmosphère du serein, incitant chacun à se retirer dans sa chacunière. Mais il existe un nègre, messieurs et dames de la compagnie, un seul, que rien ne parvient à ébranler quelles que soient la saison ou les circonstances, c'est, qu'il y ait grande foison de gens dans notre cour de terre battue ou que le hameau soit désert, le sieur Tèramène, un conducteur de cabrouet énigmatique, personnage en fort petite amitié avec notre famille pour d'obs-cures raisons. À l'époque de la coupe de la canne, monsieur s'arrête, à la brune du soir, à la devanture de notre demeure et y lance, les lèvres serrées, une petite botte de cannes pulpeuses amar-rées à l'aide d'un insolite fil rouge. Nous nous précipitons sur elle, prêts à lui faire un sort, mais Clémence, impériale, nous bouscule et, pressant la botte contre sa poitrine, décide :

• Ces cannes sont pour moi ! Que personne n'y touche ! •

Et de choisir les plus belles, cannes créoles ou cannes pain-et-lait, de les éplucher avec un canif et d'en dévorer de solides tronçons dont le seul jus, dégoulinant sur le menton de notre tante, nous fait trépigner d'envie. Clémence mange ainsi une canne, deux cannes, trois cannes, parfois quatre et quand le boudin de son ventre est ras-sasié, elle nous hèle :

• Hé, la marmaille ! Venez aiguïser vos dents, foutre ! •

Nous nous jetons sur le restant de la botte dont les cannes, visiblement levées dans un jardin créole, possèdent une saveur autrement délicieuse que celles des plantations. Le manège de Tèramène dure les six mois de la récolte puis, lorsque l'hivernage se met à désagréments les cieus, que de brusques pluies-avallasses noient le chemin de pierre, nous contraignant à rester enfermés à la maison, hormis de brèves embellies, à l'heure du serein justement, monsieur se poste devant la haie de coquelicots qui protège notre maison de la poussière et des regards fouailleurs, et s'écrie en créole :

• Klémans, fout on lèd ! Hon-Hon-Hon ! Man pa jenmen wè an fanm sitèlman lèd nan lavi mwen • (Clémence, ce que tu peux être laide !

notre servante, veuille bien lever les yeux du journal qu'elle feuillette sur le comptoir. Depuis que les bananeraies se sont mises à remplacer les champs de canne à sucre dans nos campagnes, elle est devenue, ô miracle, une négresse lettrée. L'explication en est fort simple : le transport des régimes de bananes nécessitant d'innombrables précautions jusqu'au port de Fort-de-France, les planteurs commandent en France d'énormes balles de papier qui servent à envelopper les fruits avant de les mettre en cartons. Plus souvent que rarement, il s'agit d'invendus de journaux dont les plus communs sont *Paris-Presse* l'*Intransigeant* et *France-Soir*. Léonise que personne par ici n'a connue grande-grecque (a-t-elle d'ailleurs traîné son derrière une seule fois sur un banc d'école ?), se prend de passion pour les histoires crapuleuses que narrent ces journaux, en particulier le premier. Elle va se cacher dans le hangar à bananes, où Grand-Père la surprend, s'extasiant sur l'horreur de photos d'épouses égorgées, de marloupins mitraillés à la sortie d'une banque qu'ils viennent de dévaliser ou de petites filles retrouvées mortes-violées au fond d'une mare. Puis, à mesure-à-mesure, elle rassemble les maigres connaissances que lui a baillées le Père Stegel au catéchisme et entreprend de déchiffrer les articles. S'enhardissant au fil des mois, elle se met à les lire

à haute voix pour les amateurs de rhum sans que personne ne croie un seul mot de ce qu'elle dit.

« Cette bougresse de Léonise est là à nous couillonner, compères », déclare le père de Sonson, maître maréchal-ferrant. « Vous croyez que dans un si beau pays comme la France de telles choses peuvent se passer. Pfff ! »

— Ha-ha-ha ! Léonise est folle dans le mitan de la tête ! », renchérit Man Cia, notre voisine, qui pourtant, accoudée à sa fenêtre, ne perd pas une miette des raconteries de la câpresse.

Grand-Mère nous a interdit, à nous la marmaille, d'écouter cette litanie invraisemblable de viols, de crimes et de tuages d'hommes par dizaines. Clémence, l'une des sept filles, celle qui s'est juré de n'épouser qu'un homme blond aux yeux bleus et qui écrit sans relâche au courrier du cœur de tous les journaux d'amour auxquels elle s'est abonnée, est la plus déconfitée, sinon la plus malheureuse de tout le monde. Elle a pourtant reçu deux réponses, l'une d'Auvergne, l'autre de Dordogne, émanant de (soi-disant) riches agriculteurs et s'est mise à préparer son trousseau à l'insu de Grand-Père, lequel s'encolère dès qu'elle fait mine d'aborder la question de son départ. À ce que jargouinent les malparlants de notre quartier, elle aurait même déjà réservé son passage sur le paquebot *Colombie* qui relie la

mur d'affiches suit les campagnes électorales. Ce soir, il n'y a devant mon nez plus qu'une petite boussole d'avant 1914, trouvée dans la malle militaire de mon père, d'un acier si bruni par le temps et d'une facture si rustique qu'elle paraît sortir d'une forge burgonde. Elle montre le nord d'une aiguille empoussiérée, faible et fébrile... mais jusqu'à quand ?

Raphaël Confiant

LA BOTTE DE CANNE À SUCRE

AL'APPROCHE DU SEREIN, moment de la journée où le ciel s'abrutit et où une fine de rosée adoucit la terre, Man Yise, ta grand-mère, démêle sa chevelure de mulâtresse, assise dans sa dodine, sous la véranda. Elle répond d'un air distrait aux bonsoirs des muletiers et des coupeurs de canne qui rentrent, haillonneux et fourbus, des plantations des Grands Blancs. Un demi-sourire égaie ses lèvres, témoignage du vague à l'âme qui l'étreint bien qu'elle clame toujours haut et fort qu'elle sait se précautionner contre de tels sentiments. Les premiers joueurs de dominos s'attablent à la case-à-rhum dans l'attente que Léonise,

même qui suis devant vous là, j'ai usé mes os à Panama pendant *et caetera* de temps mais ça a été pour rien puisque quand le canal a été construit, je suis rentré en Martinique en tendant une main devant et l'autre par derrière. Si je suis bien habillé, ne croyez pas que mes affaires roulent bien comme il faut. Pas du tout ! Je djobe chez un Syrien qui me permet de temps en temps de prendre le linge qu'il ne parvient pas à vendre. Donc, chers parents, ce mariage-là ne se fera pas tant que moi, je serai vivant. Bonsoir, la compagnie ! »

Un tonnerre-de-Dieu éclate dès que le cousin sort de la maison pour se rendre à pied au bourg où il loge. Clémence est frappée par le mal-caduc et Léonise a beau lui frotter les tempes avec du rhum camphré, Man Yise a beau lui réciter combien de « Je vous salue Marie », tante Émérante a beau protester qu'il est idiot de s'appesantir sur des histoires datant de la colonie, Grand-Père a beau aller-venir sur la véranda, soucieux cependant de ne pas ajouter à la tonitruance générale, personne ne trouve la parade. Téramène, averti au plus vite par Radio-bois-patate, ne fait pas sa visite quotidienne le lendemain après-midi. Deux jours s'écoulent ainsi dans un silence de mort. Le cousin règne en maître sur la maisonnée et même Grand-Père semble craindre d'entrer en conflit avec lui.

Le cousin règle de sa poche toutes les dépenses qui ont déjà été engagées pour les épousailles, ceci sans lésiner. Certains ont beau multiplier par trois le prix des moutons qu'ils ont réservés à Man Yise qu'il ne sourcille pas le moins du monde. La veille du grand jour, au matin, un nègre à cheval se présente dans notre cour en hélant le nom du cousin. Il lui tend une lettre sans mot dire et fait voler sa monture.

« Hon ! Un cartel ! C'est un cartel..., grimace Léonise.

— C'est quoi un cartel ? demandes-tu.

— Une lettre dans laquelle Téramène convoque votre cousin en duel. Cela ne se fait plus depuis un siècle de temps. Le gouvernement l'a interdit... »

Comme s'il s'était attendu à une telle éventualité, tu vois le villageois ôter deux pistolets de sa petite mallette noire et entreprendre de les démonter et huiler. Deux pistolets au canon aussi long que celui de Burt Lancaster dans ces films du dimanche matin, à la salle paroissiale du bourg, que vous offre à tour de rôle l'une de vos tantes quand la marmaille s'est montrée sage au cours de la semaine, chose qui, il faut l'avouer, se produit très rarement. Pas une semaine sans qu'un de vous autres ne commette une bêtise comme de dépecer le manguiier d'un voisin à coups d'arba-

pierre, posément, avec l'assurance et la placidité d'un compagnon du Moyen Âge. J'ai terminé ma page et la relis.

Depuis mon retour dans cette chambre, je n'ai jamais travaillé avec cette lucidité heureuse et je m'interroge sur ce petit miracle. Il doit y avoir un « truc » là-dessous. Le truc, à la réflexion, s'avère être une dame que j'ai amenée dans ces murs rouges quelques mois plus tôt, après une soirée bruyante et bavarde où, pourtant assis côte à côte, ni elle ni moi n'avions soufflé mot. Une dame sortie tout droit d'un poème de P.-J. Toulet. En franchissant le seuil de cette chambre elle m'a dit : « Je vous ai suivi jusqu'ici parce que vous vous déplacez sans faire aucun bruit. »

Ce compliment insolite m'a tant flatté que, depuis, je n'ai plus fait craquer une seule lame de parquet. Au Japon d'où je revenais, j'avais appris la vertu du silence, du gris souris, du « couleur de muraille ».

Elle avait dû prendre les mêmes leçons sous d'autres méridiens, c'était une spécialiste du silence attentif, intelligent, narquois, sans du tout le vouloir ni le calculer. Le temps que j'allume le feu et prépare le thé, elle s'était dévêtue sans que j'entende le moindre crissement de soie. Ce n'est qu'au retour de la boulangerie, odeur des croissants chauds dans l'aube d'avril, que je me suis

avisé de lui demander son prénom. Cette visiteuse est partie, revenue, repartie avec la mobilité et la légèreté d'une belette. Je me suis laissé prendre à cette présence-absence furtive, aiguë, rapide, à ces jambes nerveuses et fines, à ces petits coups de cafard, gris et fugaces comme un lambeau de brouillard dans un paysage japonais.

À cette époque, je ne voulais rien avoir à faire avec les « Êtres » et leur épaisseur de suif, j'étais très heureux d'être seul, mais comment se déprendre d'une femme plus légère que le carrosse de la reine Mab fait exclusivement d'ailes de libellules ou de pattes de faucheux, et qui vous laisse entendre qu'il suffit de souffler dans votre paume pour qu'elle n'y soit plus. Elle y est encore aujourd'hui.

Frelons

Pas d'été sans nid de frelons à détruire. Je m'en charge avec l'aide du « préposé-aux-guêpes-et-frelons » de la commune. C'est un menuisier que l'alcool a pratiquement mis au chômage et pour lequel la mairie a des bontés. L'an dernier, nous avons détruit un nid énorme, dans la fourche d'un chêne, à dix mètres du sol ; lui, gelant ce gâteau d'alvéoles au gaz carbure contenu dans

très légère bolterie qui mettrait en valeur la cambrure d'une femme ou le galbe de ses jambes.

1948

J'ai meublé cette chambre avec quelques objets disparates achetés aux puces ou chez les brocanteurs de Plainpalais, et un piano Pleyel demi-queue en poirier clair sur lequel la légende familiale voulait que Liszt et Chopin aient joué et qui tenait la moitié de la pièce. J'ai occupé cette chambre sortant de l'hôpital et, pendant plusieurs semaines, je ne l'ai vue que de mon lit, séparé seulement par une étroite penderie des tombes citées plus haut.

L'infirmière, italienne et superstitieuse, n'y vient qu'avec réticence, non pas à cause de cette blanche odeur de lysol et d'éther que je suis le seul à sentir (elle m'est restée dans les narines) mais parce que, sitôt mon seuil franchi, elle entend le vent ronronner autour des tibias et des crânes de ce petit ossuaire si cosu sous ses roses thé, où j'entends rôder les hérissons. Je n'ai aucun autre souci que celui de retrouver l'usage de ma jambe et une mobilité à laquelle j'ai appris à tenir. Dans cette disponibilité qui est le privilège du patient irresponsable, je n'ai jamais autant lu, ni si

bien. Bruit des pages que l'on tourne lorsque le soleil entre dans la chambre, en fait le tour, et la quitte.

Avril 1957. La visiteuse

Assis à une petite table de sapin, le dos au piano, je tape sur la vieille Remington qui m'a accompagné pendant quatre ans d'absence entre Trieste et Yokohama. Les mots que j'attends se présentent d'eux-mêmes et sonnent juste, comme des candidats modèles un jour d'embauche exceptionnel. Je peux les engager les yeux fermés.

J'essaie de décrire la colonie soviétique de Kaboul au début des années 1950. Je n'essaie pas, je revois ces visages carrés, ces nœuds de cravate gros comme le poing. Je n'ai qu'à laisser filer le texte. Tout le glossaire français, même les mots mis au rebut par l'Académie, se porte volontaire pour m'aider dans cette modeste restitution. Voici six mois qu'à cette table j'ai commencé à me battre avec les mots pour rendre aux choses vues sur cette longue route leur poids, leur évidence, leur grain, leur couleur. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai l'impression de choisir ma stratégie sans panique et de construire mon récit pierre par

les moustaches poissées de jus de poire, qui viennent prendre le frais sur les petits pavés à la savoyarde qui vont de la façade à un buisson de chèvrefeuille et à un gigantesque plant d'acanthé plus âgé que moi et qui, grâce à mes bons soins, me survivra. Ces rats, je les siffle, ils me regardent, puis retournent à celles de leurs affaires qu'ils jugent pressantes ; et moi, aux miennes. L'année de mon installation, j'ai eu l'imprudence de planter — c'est-à-dire d'enfouir en terre un rameau vert — un saule pleureur trop près de l'unique fenêtre de ma chambre. C'est aujourd'hui une cathédrale, ondoyant dans le vert le plus tendre, qui remplit tout l'horizon et donne à ma « vue de l'est » la fraîche mélancolie d'un poème Tang.

Le mur ouest de cette chambre rouge jouxte ce que, dans la commune, on appelle « le vieux cimetière ». En matière d'ossements, c'est vraiment le fin du fin du patriarcat genevois : banquiers, philanthropes, magistrats, professeurs, pasteurs qui malgré leur sang bleu ont fait le passage, quasiment imposé par le Consistoire, par Belleville ou le noir borinage belge et ont — Dieu les bénisse — « fait dans le social ». Les concessions de ce petit cimetière, paradis des chats harets, étant plus chères qu'un Hilton, se sont creusées au compte-gouttes. Parfois, le cercueil était descendu au son

des cors de la Saint-Hubert parce que la défunte ou le défunt avait une fois couru le cerf en Sologne ou le renard en Angleterre. Elles sont aujourd'hui toutes attribuées pour quatre-vingt-dix ans. Foin des fanfares et des casaques rouges ; j'irai me faire enterrer plus loin.

La maison, disposée en « chemin de fer » sur un axe nord-sud, était une demeure vigneronne dont la partie la plus ancienne remonte à la fin du XVII^e siècle. Le grand pré qui descend en pente douce jusqu'à la route de Vandœuvres était autrefois une vigne qui a dû être arrachée voici cent ans, probablement parce que la « piquette » genevoise, dont l'aigreur était chansonnée jusqu'à Grenoble, ne trouvait plus preneur. En trois siècles, au gré des bonnes vendanges, des naissances ou — qui sait ? — de petits héritages, des appendices successifs y ont été rajoutés, sans plans ni architectes, bricolage inventif et rustique qui fait que rien n'est à niveau, qu'on ne cesse de monter ici une marche, là d'en descendre deux, que dans toute la construction, vous ne trouverez pas un seul angle vraiment droit, un seul mur vraiment d'équerre, une seule surface vraiment plane. Cette imperfection, adoucie par le crépi saumon, le rouge passé des tuiles romaines mouchetées de lichen vert, la glycine et la vigne vierge, a pour moi un charme supplémentaire. C'est comme une

avec sa *Guerre du feu*, ses héros hirsutes qui courent à perdre haleine et ses propulseurs de javelots aurait, dans sa tombe, intérêt à retoucher sa copie. Lorsqu'en 1981, cette mauvaise nouvelle m'est parvenue, c'était déjà trop tard. J'ai eu de la chance : si quelques nomades ont franchi le seuil de ma petite maison, c'étaient des vanniers colporteurs ou des gitans aiguiseurs de couteaux que j'ai traités civilement avec un verre d'Yvorne et qui n'ont pas emporté un bouton de culotte.

Voici quarante-deux ans — enlevez quinze ans passés sous d'autres ciels — que j'ai peint cette chambre dans un rouge Pompéi auquel le tabac et le feu de cheminée ont donné une patine cuivrée, quarante-deux ans qu'un menuisier a posé juste au-dessus du foyer une bibliothèque à moulures de chêne qui rend — ce voisinage des livres et du feu — cette pièce hospitalière et rassurante. La bibliothèque contient les œuvres presque complètes d'Henry Miller, de Lawrence Durrell, de Marcel Raymond et de Jean Starobinski que j'ai eus pour maîtres, de Melville, Thoreau, Henri Michaux, John Berger, Marguerite Yourcenar, Blaise Cendrars, à quoi il faut ajouter — en solitaires — *Étapes sur le chemin de la vie* de Kierkegaard et *L'Amérique* de Kafka. Tous ces auteurs sont des créanciers auxquels je n'aurai

jamais fini de payer mon ardoise. Tous ces livres sont les amis et conseillers de mes vingt ans, chacun d'eux, dans les années qui ont suivi, a été lu deux ou trois fois, et comme je les connais assez pour ne plus avoir depuis dérangé leur belle ordonnance, leurs dos ont acquis la même patine que mes murs et souffriraient mal qu'on les époussette, surtout ces éditions Gallimard de la « Collection blanche » en papier à pâte de bois qui jaunit, s'effrite et se transforme en poussière entre vos mains — adieu Proust, adieu Albertine — comme ces momies pharaoniques exposées au grand air après quatre mille ans de claustration et de silence.

Ce qui ne veut pas dire que ces livres soient morts mais qu'ils ont pu, comme moutons serrés dans une bergerie, établir entre eux, par la page de titre ou la quatrième de couverture, des familiarités et connivences, un dialogue qui m'intrigue mais que je viens rarement troubler.

La cheminée ronfle et rougeoit de septembre à mai, car cette pièce où j'écris est très mal isolée. Au-dessus, un grenier où j'entends courir les fouines et le bombinement des guêpes qui y construisent un nid chaque année. Au-dessous, un fruitier que je n'ai plus le temps de remplir comme il faut mais d'où je vois parfois, la nuit, accoudé à ma fenêtre, sortir un ou deux rats couleur de lune,

siècle, quand se déploie l'Ombre de l'aile, et l'ad-
funeste de cet Événement qui marqua le XX^e siècle.
La violence muette d'une nuit malgache et la vi-
olence cruelle d'une journée ordinaire dans la vie
Dounia...

Fin de journée/fin de partie, nuit symbolique
emblématique, intermittences d'obscurité de plei-
jour et de lumière de pleine nuit, fulgurances
journées radieuses et gorgées de désirs, rythme
ces numéros qui réunissent des auteurs exclusi-
vement de langue française, dont sept ont moins
trente ans et huit publient l'un de leurs tout pre-
miers textes.

Nicolas Bouvier

LA CHAMBRE ROUGE

J'AI APPRIS RÉCEMMENT que posséder une maison,
c'était s'embarquer dans une aventure aux
conséquences imprévisibles, incalculables, voire
funestes. À en croire le préhistorien Escalon de
Fonton, la guerre est apparue avec la sédentarisa-
tion ; l'examen des squelettes et de leurs lésions
par flèches ou harpons de silex l'établirait absolu-
ment, au moins pour la Provence sur laquelle a
porté son étude. Dès les premières gelées, les
cigales nomades venaient piller la cave et le cellier
des fourmis sédentaires : on se retrouvait alors
avec, dans les vertèbres lombaires, une pointe de
lance qui abrégait votre existence. Rosny aîné,

83

Jean-Claude Charles
L'ODEUR DES PUTOIS DANS LA FORÊT

97

Khady Sylla
LE MUR ET LES MAISONS

107

Habiba Karaoui
DOUNIA

121

Jean-Baptiste Michel
L'ÉVÈNEMENT

131

Anne de Rufy
L'AUBERGE

137

Repères biographiques et bibliographiques

Avant-propos

N° 17 : LE JOUR

Aux confins du jour il y a la nuit. Aux frontières de la nuit il y a le jour. Aux premiers feux de l'aurore répondent les dernières lueurs du crépuscule. Les principes régulateurs de l'univers, ceux qui constituent le fondement du taoïsme — jour et nuit, intérieur et extérieur, soleil et lune, chaleur et froideur, lumière et obscurité, activité et passivité —, révèlent tout ce jeu de subtiles correspondances.

Les livraisons 16 et 17 du *SERPENT A PLUMES* ont été conçues comme deux parties d'un diptyque, comme un ensemble de correspondances diurnes et nocturnes. La chambre d'hôtel où un personnage d'Henri Thomas ressasse nuitamment le pillage de sa vie par un romancier et la *Chambre rouge* où Nicolas Bouvier convoque chaque matin ses souvenirs de voyage. Les images mentales d'un jeune homme sur son lit d'hôpital, frappé de cécité lors d'un accident de montagne, et le regard d'un peintre à l'article de la mort sur trente autoportraits. La veillée funeste avant une bataille décisive au XI^e

LE SERPENT À PLUMES Éditions
3, rue du Vieux-Colombier - 75006 Paris
TEL 16 (1) 45 48 58 89 - Fax : 16 (1) 45 48 13 67

En couverture : Gérard Thalman, Figure du jour, 1992

La Chambre rouge © 1992 Nicolas Bouvier

La Botte de canne à sucre © 1992 Raphaël Confiant

Trente autoportraits sur mon lit de mort © 1992 Éric Chevillard

Un jour méti © 1992 Williams Sassine

Critique du crépuscule © 1992 Jérôme Leroy

L'Odour des patois dans la forêt

© 1992 Jean-Claude Charles

Le Mur et les Maris © 1992 Elady Sylla

Dounia © 1992 Habib Karam

L'Événement © 1992 Jean-Baptiste Michel

L'Auberge © 1992 Anne de Ruy

Copyright © 1995 Le Serpent à Plumes pour la conception
et la réalisation.

Tous droits réservés

ISBN : 2-908957-75-2

SOMMAIRE

7

Avant-propos

9

Nicolas Bouvier

LA CHAMBRE ROUGE

21

Raphaël Confiant

LA BOTTE DE CANNE À SUCRE

43

Éric Chevillard

TRENTE AUTOPORTRAITS
SUR MON LIT DE MORT

57

Williams Sassine

UN JOUR MÉTIS

71

Jérôme Leroy

CRITIQUE DU CRÉPUSCULE

LE SERPENT A PLUMES

N° 17

28. Ce n'est pas un poisson échoué, ni une épave rejetée par les vagues, ni une vieille arthritique qui ne trempe que les pieds, c'est donc moi, définitivement hors saison, sur fond marin. Le ciel est vaste comme un cimetière. Mon regard fouille cette nébuleuse de mouettes immobiles, cruciformes, je cherche mes morts, ma place est désormais parmi eux. La mer remue à peine, avec d'innombrables précautions — on sait pourtant ce qu'elle couve. J'ai déjà vu des extraits de son spectacle. Tout cela ne m'intéresse plus.

29. C'est encore moi, plus pour longtemps. Un profil au fusain. Mes cheveux sont tombés en une nuit. Puis mes dents, et celles-ci à peine avalées, je n'ai fait qu'une bouchée de mes lèvres. Plus de joues non plus. Triple paupière sur l'œil. L'oreille doit se tendre pour entendre — telle, évasée, béante, on jurerait plutôt qu'elle va produire un son, un couac — et mon nez aussi s'allonge. Allons, je grandis encore.

30. Copie du même, à la sanguine.

Williams Sassine

UN JOUR MÉTIS

C E SOIR-LÀ comme de plus en plus de soirs, je n'avais pas envie d'écrire.

Je lisais *Jeune Afrique*. Une grosse poufiasse, blanche de partout, sauf des dents, m'assurait qu'elle était cinéaste et qu'elle adorait Sankara, etc. C'était un héros, l'Afrique devant prendre les armes pour le venger, son successeur ne voulait pas la recevoir, d'après les rumeurs il n'aimait pas les femmes, « même les Blanches », vous vous rendez compte Camarade... ?

En France, Mitterrand préparait le bicentenaire de la Révolution. Il avait besoin de milliers

l'instar de toutes les nageuses, le mont de Vénus d'Aurore faisait un renflement troublant sous le maillot et puis il avait du mal à se passer de sa peau et de son parfum qui laissait une odeur de sable chaud sur les doigts. Les premiers temps, le sexe, comme la Providence, pourvoit à tout. Les corps mêlés n'ont que faire de la tendresse et des conversations du moment qu'ils s'emboîtent bien. Tout cela vient éventuellement beaucoup plus tard, quand l'amour durable investit la place et demande d'autres aliments pour nourrir un feu désormais assagi. Mue par un instinct très sûr, Aurore lui disait quelquefois : « Tu ne m'aimes que pour le plaisir que je te donne. » Il résistait à l'envie de lui répondre que c'était là le plus important, et que tout le reste, c'est-à-dire l'enchaînement mortifère des jours et des semaines, dans le petit monde qui était le leur, aurait dû susciter chez des jeunes gens normalement constitués un élan de révolte plutôt qu'une frénésie de consommation.

Aurore, en effet, était bien de son temps. Un gouvernement l'avait retirée de sa Savoie natale pour l'envoyer à l'autre bout du pays dans un collège frontalier, au nom d'une Éducation prétendument nationale. Fragile monade gérée par informatique, infime donnée statistique au service de technocrates séniles, Aurore renvoyait à Raphaël

un reflet trop exact de sa propre situation et il ne le lui pardonnait pas. Injuste, il estimait que sa beauté était une circonstance aggravante. Le contraste entre sa soumission et le déchaînement érotique dont elle savait faire preuve provoquait chez Raphaël une étrange frustration, semblable à celle du joueur qui s'aperçoit que l'on a changé les règles en cours de partie.

Avec elle, il se rendit à des soirées tristes à mourir, toutes peuplées de jeunes professeurs exilés. On les appelait « fêtes », ce qui montrait bien à quel point tout était exténué, même les mots. On buvait beaucoup, on mangeait de mauvaises salades sur des buffets hâtivement dressés, on écoutait des groupes mondialistes sur des chaînes laser sophistiquées. C'était la seule touche de luxe admise au cœur de cette morale du provisoire qu'un système rusé était parvenu à faire confondre avec la liberté.

Les filles étaient célibataires et contemplaient d'un œil inconsciemment affolé leur horloge biologique. Quelques années encore et elles auraient perdu cette morgue tranquille propre à celles qui sont certaines de détenir un savoir pour devenir des proies écœurantes de veulerie. Elles se précipiteraient, aiguillonnées par le désir de maternité, vers les bras des dentistes ou des cadres supérieurs qu'elles méprisaient encore aujourd'hui,

caressent, ils veulent toujours trouver un supplément d'existence que seuls les autres peuvent certifier, ils veulent surprendre dans les regards de rencontre une reconnaissance muette, une lueur d'envie, ils veulent y lire la réprobation ou la complicité. Sinon, ils savent que leur histoire n'existe pas, que leurs plaisirs restent fantomatiques, comme si rien n'avait eu lieu. Voilà pourquoi, réduites au sexe et à la solitude, les liaisons secrètes ont le goût même de la mort, cette vie que plus personne ne contemple.

Était-ce si grave ? D'une certaine manière, à l'époque où Raphaël rencontra Aurore, il était déjà mort. Elle traversait la cour d'un collège, vêtue d'un jogging et d'un parka multicolore, un filet de ballons sur l'épaule, escortée d'une théorie de jeunes filles dont la peau, sous de tels climats, indiquait bien le désordre du monde : Africaines déliées, Kabyles rêveuses, Laotiennes graciles. Raphaël, improbable professeur de lettres, ne s'en plaignait pas. Les Chimène peuls connaissaient bien leur rôle et lui rappelaient l'universalité de la langue française, ce qui est une consolation comme une autre.

Les choses allèrent très vite. Il la trouvait belle, elle appréciait son humour de déclassé, dernier signe clinique avant sa complète dissolution. Le désir est une merveilleuse machine : Aurore

décela dans les yeux de Raphaël qu'elle était très précisément le type de femme qu'il aimait faire jouir. Grande, rieuse, résumée à quelques lignes de pur mouvement, amie de l'espace. Sur fond de ville implosant sans bruit dans la crise, elle avait l'inconscience heureuse des rescapées.

Il conçut, pas très longtemps, une telle santé comme une possible rédemption. La première fois qu'ils firent l'amour, ce fut un jour de neige. La chambre d'un hôtel pour hommes d'affaires dont l'absence luxueuse de pittoresque faisait un îlot incongru entre deux filatures abandonnées, à la lisière d'un quartier réputé dangereux, les accueillit pour quelques heures. Aurore, le nez rougi par le froid, eut des gestes évidents qui les comblèrent tous les deux.

Après, alors qu'elle prenait une douche, Raphaël regarda à la télévision une chaîne belge, évitant d'écouter la voix dans la salle de bains planifier avec une affreuse compétence ce qu'elle appelait « la suite des opérations ». Il faut dire qu'Aurore partageait déjà sa vie et son loyer : il était professeur d'Éducation physique, comme elle. En outre, elle avait le démon de l'organisation et employait un vocabulaire identique pour parler de ses émotions, de ses passions et de ses activités pédagogiques.

Au début, Raphaël le supporta assez bien : à

Jérôme Leroy

CRITIQUE DU CRÉPUSCULE

D'AUORE, qu'aura-t-il connu ? Un corps maigre et musclé de sportive, des petits seins très fermes, un carré blond qui balayait admirablement la nuque, quand ils faisaient l'amour. Aura-t-il jamais été amoureux d'elle ? Non, s'il en juge à l'aune habituelle de ses éblouissements : elle ne lui aura rien appris, ni rien fait oublier.

« Si l'un de nous venait à mourir, qui saurait à quel point nous nous sommes aimés ? Cela me fait peur », disait-elle parfois. Elle avait tort de parler d'amour mais le problème qu'elle posait demeurait juste. Lorsqu'un homme et une femme se

Barre de Somalie cherchait à fuir... Mais je n'avais rien à foutre. Qu'ils foutent le camp les présidents. Peut-être que ça irait mieux si on avait pas de président.

Et Tarzan est revenu, et il a demandé de baisser la radio. Son slip lui arrivait toujours aux genoux. Il a ajouté qu'il a fait le Canada, que ce pays était premier partout, même qu'il dépassait les américains. Je lui ai répondu que ce n'était pas vrai, parce que la Guinée dépassait son Canada de 6 heures. En décalage horaire ! Le Canada ne sera jamais en avance sur la Guinée. Et puis j'ai été reprendre mon singe. Mais je ne l'ai pas vu. D'après Tarzan, on avait dû le voler. Qu'est-ce que j'en avais à foutre ? Depuis l'indépendance, le pays est plein et se remplit de singes. Des singes savants à l'Éducation, à la Culture, aux Finances, en haut et en bas. De branche en branche, on se promène.

J'ai sorti un tabouret pour voir le soleil se lever. Il est fatigué notre soleil. Il se lève comme un malade et se recouche le plus tôt possible. Il tombe derrière la mer, vers le Canada où ça marche assez bien pour tout le monde. Je me demande pourquoi il revient ici le lendemain. C'est peut-être un soleil qui n'a rien à foutre du jour ou de la nuit. Un soleil déçu comme tous les pauvres. J'avais envie de lui crier que la pauvreté

n'est pas un vice, mais une vis. Que tout se tient, la liberté, les prisons, la peur, l'assurance, les cailloux éclairés et les champs abandonnés, le cri de Tarzan et le corps abandonné d'une femme.

Le soleil venait. Métis ! Je recommencerai pour que ça dure. Alors il m'a pris l'envie d'écrire, pour que le soir, l'envie elle aussi m'abandonne.

aux genoux. « C'est encore toi ? il a fait. Ça ne peut pas continuer à tourner comme ça ! » Je lui ai répondu : « Pourtant ça tourne, comme l'affirmait Galilée. » Il a encore fait : « Si c'est ce type qui est venu arracher le compteur électrique, que sa mère aille tourner sa mayonnaise ailleurs. » Et puis il est parti. Tarzan est un type venu réparer ici une voiture. Depuis trente ans !

La femme s'est levée. Elle avait un peu mal au ventre. Elle m'a dit « J'espère que personne ne sait entre nous... Aide moi un peu. » Je l'ai aidée, un peu. Deux peu même. Mais qu'est-ce que j'avais à foutre de pouvoir aider mon semblable, puisque personne ne ressemblait à son semblable. Le singe est venu, je l'ai caressé. Je voulais caresser cette nuit, mon passé, toute ma vie. Toute ma vie ! couché avec cette vie, pour une nuit avec rideaux fermés pour qu'elle dure. Cette putain de nuit, je la voulais.

La femme est revenue. Elle était très jeune. Je l'avais trouvée sous la pluie. Elle était trempée. Je lui ai simplement dit : « Viens ! » Et elle m'a suivi. Moi toutes mes belles histoires d'amour commençant sous la pluie. Quand il fait beau, je sais que c'est fini. Et je regarde le ciel pour voir la prochaine pluie. J'ai touché la femme. Elle m'a dit : « Les éclairs me font peur. » Elle avait également peur que son mari ne la retrouve, un petit vieux

qui voulait faire d'elle sa cinquième épouse. Je n'avais rien à foutre de son histoire mais elle ressemblait tellement à un oisillon perdu ! Alors je me suis rapproché d'elle. Le singe s'est rapproché de moi. Je l'ai pris par le cou et l'ai déposé devant la porte du faux Tarzan.

Le ciel s'est fendillé. Et des morceaux ont commencé à tomber de là-haut. Des lampe-torches sont passées en courant. Un coq a crié quelque chose. Des chiens ont aboyé. Un mouton ou une chèvre a fait « Mais, mais... » Dans la chambre, j'ai tatonné. Il n'y avait plus personne. J'ai allumé une bougie. Mes boîtes de sardines avaient également disparu. Le muezzin a appelé. J'ai cherché mon lance-pierres. Qu'on me laisse ma nuit. Je laisse le jour aux autres. Et j'ai visé la voix. J'avais toutes les chances de ne pas la rater. Il venait de partout le cri. Qu'est-ce que j'en avais à foutre qu'on appelle le bon dieu. J'ai toujours rêvé à une autre voix, féminine, qui monte avec le premier chant du coq, et qui se mêle, comme le jour et la nuit, à ce crépuscule minuscule pour nous donner le choix. Enfin, quand on n'a pas le choix entre le jour et la nuit. Comme je n'avais rien à foutre, j'ai allumé mon poste radio à fond. L'union soviétique éclatée. On continuait à découper un ancien président. Le président éthiopien avait fui. Le général Momo de la Sierra Leone avait fui lui aussi. Siad

Le dentiste venait de m'arracher deux dents qui se portaient bien, je lui ai demandé :

• Pas de dentier ? •

Il n'a pas hésité :

• Non mais on peut en trouver, le pays est plein de contrebandiers. •

Ils ont remis le courant et il a refermé sa gueule. Celui qui était couché a dit : • Dieu est grand. J'ai réussi à taper dans l'œil de mon agresseur. • Le barman a fermé son œil ouvert. Ils ont recoupé le courant. Alors je me suis levé pendant que mon douanier recommençait. Il pouvait toujours y aller, moi je ne m'intéressais qu'aux femmes plaquées.

Une voix me chuchota :

• C'est toi le Sénégalais ? Tu es en règle ? •

Je lui répondis :

• Et toi ? •

• Oui depuis hier. Moi c'est normal, je suis une femme. On pourrait se revoir dans quatre jours. •

Je lui caressais une joue mouillée.

• C'est à cause des risques du sida •, ajouta-t-elle.

Je l'embrassai. Elle avait les lèvres épaisses et fraîches.

• Si tu veux tout de suite, moi je n'ai rien à foutre du sida. •

Nous sommes sortis pour les toilettes. C'était le

seul endroit couvert, avec plein de merde et de flaques d'urine, même les mouches n'osaient pas s'y aventurer. Nous avons entendu crier : • Qui a bu mon pétrole ? •

Elle savait embrasser. Dans le pays, nous n'avons peur d'aucune maladie. De toute façon, on meurt avant d'en attraper. Alors où est le problème ? Elle m'a repoussé sous prétexte qu'elle avait oublié quelque chose. J'ai fouillé mes poches. Bon elle m'avait pris mes sous. Qu'est-ce que j'en avais à foutre. Si on ne peut plus faire confiance à une policière. Je suis sorti. Je ne savais pas trop où aller. Ensuite je me suis rappelé que j'avais une maison. Enfin un lit, à côté du lit j'avais attaché un petit singe. Et dans le lit, il y avait une femme, j'avais oublié son nom. Tous les jours, de toute façon, elle dit : • Je m'appelle comme ci, comme chat... • C'est un peu comme les partis politiques aujourd'hui. Leurs noms commencent tous par P, ou R... Pourtant dans l'alphabet il y a des A, B, C, D. Mais qu'est-ce que j'en avais à foutre. Qu'ils développent leurs Afriques et qu'ils me foutent la paix. Moi je ne voulais pas être développé. Je suis né petit comme mon père, alors pourquoi se développer et pour aller où ?

J'ai ouvert la porte et je suis aussitôt tombé sur la femme. Le singe a hurlé. Le voisin est venu. Une espèce de Tarzan avec un slip qui lui venait

Un autre lui a répondu :

• S'il pouvait pleuvoir jusqu'à l'an prochain, jusqu'à la fin du monde. Que la terre éclate, explose, que mon frère en crève mille fois. S'il y a un bon Dieu, que tout ceci arrive dans les deux minutes ou même dans... Mais c'est ainsi que le monde finira, je vous jure, sinon je ne crois pas... •

J'ai visé la voix et j'ai envoyé une grosse bouteille. La bouteille a fait plus de bruit que le tonnerre dans la bouche du prophète de malheur.

Qu'est-ce que j'en avais à foutre de son frère ?

Quelqu'un a vomi derrière. Le barman a crié :

• C'est qui ? •

Je lui ai crié moi aussi :

• C'est ta mère. •

J'ai entendu un bruit de lutte vers le comptoir. Je me suis dit : • Pourquoi ne pas penser à autre chose ? • Avec un gros point d'interrogation dans la tête. Mais il n'y avait que ça dans ma tête. Mais le bruit de la lutte continuait. Deux Noirs qui se battent dans le noir... Deux Congolais voulaient régler leurs comptes dans un tunnel. C'est le train qui les a réconciliés. Quelqu'un disait dehors :

• Je préfère me mouiller ici que me sécher dans un bar... J'ai onze filles et neuf garçons. Je ne les vois qu'à l'heure de se laver les mains pour manger mon nz. Des maudits, des maudits... •

Où est ton problème ?

Le bruit de lutte avait cessé. Mais il pleuvait toujours et l'autre imbécile attendait toujours la fin du monde et celle de son frangin.

Le douanier a ajouté :

• Si tu ne veux pas du dernier testament, je pourrai t'arranger avec des lunettes pour aveugles... •

Je l'ai laissé parler. D'après lui, dans le magasin du port, il y avait du poisson saisi depuis six mois seulement, des caisses enregistreuses, des cartons de cigarettes qu'ils avaient oubliés sous la pluie depuis trois mois seulement, mais ça c'était cadeau parce qu'il m'aimait bien soi-disant, des chaînes plaquées, des bracelets plaqués, des colliers plaqués... Plaqués quoi ? Il n'en savait rien et il s'en foutait, en tout cas plein de plaqué mais pour ça il faut payer un peu parce qu'il n'était pas seul dans le coup, est-ce que je le comprenais ? Heureusement que le courant est revenu, il a fermé sa gueule, le barman avait un œil fermé, il y avait quelqu'un couché face au comptoir, deux bouchers jumeaux sont arrivés, j'ai demandé comment ça va ? Ils ont cru que je m'adressais à eux, l'un était chauve et l'autre édenté. Et puis les enfants de pute ont recoupé le courant. Et le douanier a repris... Des plaqués. Plein de plaqués... Des parapluies, des soutiens, des...

• Mon usine de fabrique de bougies est toujours fermée, pas de courant... •

Il me regardait comme si son histoire pouvait m'intéresser.

Lamine • le croco •, à cause de sa gueule longue et bourrée de dents pointues, m'a tapé dans le dos. Je me suis retourné. Je n'aime pas qu'on me tape dans le dos, ni ailleurs, d'ailleurs. Il était accompagné d'une naine ventrue.

• C'est Françoise, la fille du chef d'état-major adjoint... •

J'ai serré mollement ses cinq doigts boudinés. Le croco • est ressorti tout fier, probablement pour la montrer. Mais ce n'était pas mon problème.

Ils ont coupé le courant. Le douanier disait au Maure :

• Viens monter ton usine ici. J'ai un cousin qui peut te brancher en douce chez le... •

Le pingouin s'est penché sur mon oreille :

• Je peux pour un autre whisky ? J'ai un rendez-vous important... •

Je lui ai fait :

• Prends la bouteille et fiche-moi la paix. •

Il est parti, tâtonnant vers le comptoir. J'ai attendu cinq minutes et je ne l'ai plus revu. J'avais oublié de le prévenir, près du comptoir il y a un

puits. De toute façon tous ses parents avaient disparu. Alors pourquoi pas lui ?

Et puis la police est venue. Enfin il paraît que c'était la police. Moi la police ne m'intéresse pas. Ils devaient être deux. Ils avaient une voix d'homme et de femme. Peut-être que la femme était un homme et l'homme une femme. En tout cas ils n'avaient pas de torches et ils racontaient des conneries comme • Vos papiers S.V.P. •. J'ai pris le bras que je sentais sur moi et je l'ai posé sur mes couilles. Il paraît d'après les théories que je lirai peut-être un jour qu'aucun homme ne ressemble à un autre humain. Les empreintes digitales, les dentiers, les yeux crevés, tout ça quoi... Le policier ou la policière m'a dit en pinçant mes affaires :

• Tu es sénégalais ? Je reviens quand le courant sera là. •

Et puis j'ai entendu le Maure protester. On l'avait reconnu à cause de son grand boubou. On l'a amené, le douanier a essayé d'intervenir en me prenant à témoin :

• N'est-ce pas qu'il veut nous faire des bougies dès que le courant sera normal ? •

J'ai répondu :

• Où est ton problème ? •

Le ciel a grondé. Un gars a dit :

• On dirait que le ciel gronde. •

d'Africains pour taper sur leurs tam-tams. J'espérais qu'il allait pleuvoir le 14 juillet. Qu'est-ce que j'avais à foutre de ces gens-là ? Un Blanc tout maigre • dans la pêche • il disait au voisin, ensuite il était venu aider, des choses comme ça, et il parlait fort comme si j'avais quelque chose à foutre de son aide.

Un autre racontait que Khomeini était mort et il avait l'air malheureux le mec. Il m'a regardé. J'ai haussé les épaules. Un douanier est entré. Il m'a dit :

• Je n'ai pas pu avoir ton groupe électrogène, mais si tu veux, demain je t'apporte autant de Bibles que tu veux. •

Il avait l'air si sincère ! Je lui ai dit • Va te faire foutre. • Il a commandé deux bières. Deux énergumènes s'insultaient à cause des dimensions de la basilique du vieux Houphouët. Ils ont demandé mon avis : je leur ai répondu que cela ne m'intéressait pas, les histoires d'un homme et de son Dieu. Oui qu'est-ce que j'en avais à foutre ? De toute façon je n'aimais ni le café ni le cacao.

Le • pingouin • est entré, avec sa petite tête, ses bras qui traînent. Il paraît que son père était ministre sous le régime Tolbert ou Tubman, et que Samuel Doe avait mangé son pater, c'est lui qui le disait, mais qu'est-ce que j'en avais à foutre ? Donc le pingouin est entré et il m'a dit :

• Tu me payes un whisky ? •

Je lui ai répondu :

• Tu peux commander. •

Je m'en foutais. Je n'avais pas un sou. Il ne faut jamais avoir peur quand on n'a rien. Le barman est venu avec la bouteille et il a demandé :

• Je mets sur votre compte ? •

Le cahier était plein de chiffres bizarres. Et il a ajouté :

• Grand frère, c'est beaucoup. •

Je lui ai répondu :

• Si tu n'as pas confiance je vais prendre crédit à côté. Mais si tu as besoin d'argent tout de suite, je peux te dire que ton concurrent d'en face est plus con que toi, tu viens de ma part et il te fait confiance et tu prends crédit comme tu veux. Tu comprends ? •

Il m'a dit merci. Il avait raison. Qui se moque de qui ?

Pendant que le pingouin buvait le faux whisky, un bègue racontait :

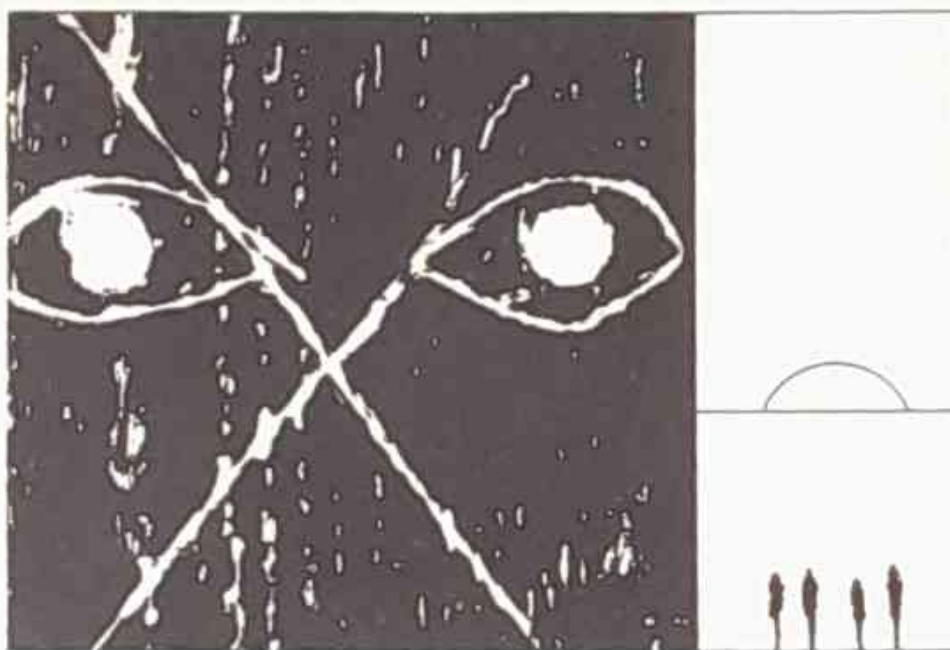
• Bobo Kakassa devait être libébéréré mais il veuveut la la présididence... Vous vous rendez comcompte ? •

Qu'est-ce que j'en avais à foutre ?

Le Maure est venu s'asseoir près du douanier. Il a commencé à se plaindre comme d'habitude :

LE SERPENT A PLUMES

— RECITS & FICTIONS COURTES —



NICOLAS BOUVIER
RAPHAEL CONFIAIT
ERIC CHEVILLARD
WILLIAMS SASSINE
JEROME LEROY
JEAN-CLAUDE CHARLES
KHADY SYLLA
HABIBA KARAOU
JEAN-BAPTISTE MICHEL
ANNE DE RUFY
DESSINS: GUERARD THALMANN

Numéro 17

24. C'est moi, sur l'herbe, où je déjeune. Jamais je ne fus plus maître de mon art : précision du trait, imprécision de la nuance, en sorte que la petite âme originale de chaque objet représenté puisse être aussi montrée du doigt. Plus simplement : une assiette est toujours sur le point de se briser — ma peinture devait ne pas supprimer tout à fait ce risque. Ainsi je piégeais la vie même — ce qui adviendra — au lieu que mes camarades paysagistes donnent à voir ce qui fut, un pan de réalité morte, une vignette historique. Ce buisson d'orties, par exemple, derrière moi, aux feuilles dentelées et duveteuses, de ce vert givré que je cherchai longtemps sur ma palette, est un buisson de menaces, toutes ces langues de feu parlent de mon avenir dans mon dos. Cette vipère encore, ne paraît-elle pas vivante, dont la tête plate touche presque ma main ? et ce crotale, cette hyène, tous ces vautours ? On s'attend à les voir bouger.

25. C'est moi, à cheval, au cœur de la bataille, et le sol est jonché d'ennemis. Je cherche à reconquérir, tombée entre leurs mains, notre bannière de pourpre. Le fantassin qui me défie — auquel je me suis amusé à donner les traits de mon ami Gilles — mourra lui aussi, mais plus tard, quand il aura beaucoup souffert, car ses plaies vont

s'infecter, la gangrène va s'y mettre, et quelle malchance vraiment, plus de morphine.

26. C'est moi, à l'époque de ma rupture avec Camille, très amaigri, et mes cheveux ont blanchi en une nuit. Ma main surtout mérite attention — je suis assez fier de cette main, rien n'est difficile à peindre comme une main. J'ai peint d'une main sûre cette même main tremblante : trois veines affleurent, d'uranium, de soufre, de cobalt, cinq doigts exsangues froissent une lettre, le pouce rongé n'a plus d'ongle mais un œil plissé de tortue ; et cet as de cœur qui s'échappe de ma manche, inutile désormais, fut mon poulx.

27. C'est moi, rendu à ma solitude. Une solitude tentée par le vide où je suis tout juste toléré moi-même, dernier indésirable, l'importun qui s'incruste. Mais je ne m'attarderai pas. Je marche sous un ciel blanc sans clarté dont je pourrais, tant il est bas, arracher un morceau avec la main — et pour en faire quoi ? Moucher ce nez, par exemple, essuyer ces yeux, ou bâillonner cette bouche, ou plutôt ensevelir ce corps honteux, misérable.

vous, tous ces perroquets sur les branches, ces calaos, ces oiseaux-lyres ? Mais l'argent rentrait alors, ma renommée grandissait, pouvais-je lésiner sur la couleur ?

19. C'est moi, au piano. Je joue la *Sonate au clair de lune* — plutôt bien, paraît-il, puisque mon chat s'éclipse par une fenêtre, croyant l'heure venue de faire les poubelles.

20. C'est moi, au violon maintenant, et c'est la *Danse slave n°10 en mi mineur* de Dvorak, comme l'attestent la position de mes doigts sur les cordes et l'angle d'attaque de l'archet. Palafox s'éclipse par une fenêtre.

21. C'est moi, dans la foule, on me reconnaît aisément. Je domine de la tête et des épaules. Je suis — encore un de ces hasards mystérieux appelés coïncidences (sinon quelque volonté supraterrrestre dirige la manœuvre et nous ne sommes que des pions dans son jeu, qui nous déplaçons en mettant un pied devant l'autre, excepté le fou qui dérape) —, je suis donc le seul parmi tous ces gens à n'être ni chauve ni bossu,

c'est quand même extraordinaire, le seul à jouir d'un piédestal de granite où mon nom s'étale et scintille, et les oiseaux me font fête.

22. C'est bien moi, grimaçant, les dents pourries et les yeux blancs, le visage pustuleux — un dément aura aspergé la toile de vitriol, car je souriais ce jour-là, je m'en souviens parfaitement, Camille (ici à l'arrière-plan, vêtue de rouge, qui tient dans sa main quelque chose comme une petite fiole) n'aimait que moi.

23. C'est moi, de profil. J'épie Camille par l'entrebâillement de la porte de notre chambre. Est-elle belle ainsi, qui se recoiffe, souriant à demi, à demi dévêtue — sa robe rouge évanouie dans les bras d'un fauteuil crapaud, et tant de malheureuses fillettes vendues par leur mère à des vieillards immondes —, je ne me lassais pas de la regarder. Dans l'angle inférieur droit de son miroir, on aperçoit — ce fut un problème de perspective ardu à résoudre, mais les nuits sont longues et je m'y appliquai —, assis sur le lit défait, mon ami Gilles qui renoue sa cravate.

comme le cœur aussi se fend, d'avoir été trop crédule, et l'âme au même instant se fêle — mais le visage de Camille ce matin-là, son lumineux visage ignoblement profané, vous auriez dû voir son visage.

14. C'est moi et, sur mes genoux, Palafox, mon chat gris — surpris tous deux dans l'intimité. Ne dirait-on pas qu'il ronronne ? Il ronronnait, je le confirme, nous ronronnions. Parfois, dans son sommeil ou dans son rêve, il s'étirait, devenait tigre et je retenais mon souffle, puis il bâillait et se repelotonnait, pauvre Palafox, dont la dépouille n'eût pas vêtu un rat.

15. C'est moi, à ma table de travail. Je tourne le dos à ma bibliothèque — assez lu —, j'écris moi-même, légèrement penché pour une meilleure pénétration dans l'air, le front lourd comme un pis mais les cinq doigts qui le pressent tachés d'encre noire. À portée de cette main, mon matériel de bureau : un crâne intégral, avec les trente-deux dents du sourire et les trente-deux de la grimace, une photo de Camille, un cendrier, un dictionnaire, un bout de gomme de la veille qui ne suffira peut-être pas, tout à l'heure, lorsque j'effacerai les

points sur les i (je n'en laisserai que deux, pour les naïfs), enfin mon chat.

16. C'est moi, il faut le savoir. J'expérimentais cette année-là une nouvelle forme de peinture, à la truelle, mais peu adaptée à ma sensibilité. J'y renonçais assez vite. Mes autoportraits les plus ressemblants furent tous exécutés avec le pinceau à trois poils couramment utilisé pour orner les assiettes.

17. C'est moi, à l'époque de mes premiers succès artistiques et mondains — cette eau-forte fut d'ailleurs très largement diffusée. J'ai le menton appuyé sur le poing. Je regarde au loin. Chose amusante, mon premier réflexe en retrouvant cet autoportrait fut de me retourner pour voir quoi. Je suis bizarrement coiffé d'une espèce de tiare — symbolique, cela va de soi, car trop pesante et trop précieuse, je ne la portais pour ainsi dire pas.

18. C'est moi, épanoui et vermeil, les traits légèrement empâtés, en costume d'Arlequin dans mon jardin du Maine-et-Loire — pourtant, pensez-

m'effrayait infiniment plus que l'immensité des espaces où notre vieille angoisse roule péniblement sa boule entre les ornières des fusées. Je l'attendais devant sa porte, ma laisse à la main. Je la suivais comme son ombre, ombrageux moi-même, elle me promenait partout et jamais elle ne tournait la tête, ou bien pour lancer un regard vide comme le verre d'un cosaque par-dessus son épaule. Cette épaule ! Je suis ici étendu sur mon lit, chacun de mes soupirs fait naître un petit visage de fumée qui ressemble au sien trait pour trait, volute pour volute... Camille enfin suspendue à mes lèvres... mais lorsque je rêvais ainsi, du fait de l'absence de fenêtre, l'atmosphère de ma chambre devenait vite irrespirable.

11. C'est moi devant l'âtre, et c'est l'hiver, je lis Tacite. À ma gauche, empilées sur une table de cuisine, les œuvres brochées de Sophocle, Euripide, Eschyle, Thucydide, Aristophane, Xenophon, Catulle, Horace et Virgile (Tibulle, je dois le dire, me tombait des mains) — que je préférerais alors à mes contemporains, trop présents. Tous ces livres lus cent fois — dont les marges étaient couvertes de mes gloses et commentaires —, et que l'on m'a volés depuis, seraient davantage à leur place sur l'étagère vide,

à droite de la cheminée. Travers de ma nature, paraît-il : traiter mes familiers avec cette désinvolture — d'autres me l'ont assez reproché ! Pour cuire un œuf, mes amis, leur disais-je alors, plongez-le trois minutes dans l'eau bouillante — et je répétais souvent ce conseil à ceux-là mêmes, pourtant, qui me trouvaient si peu prévenant à leur égard.

12. C'est moi, avec mon air des meilleurs jours. Je suis blond, ce qui ne m'arrivait pas souvent, j'ai les yeux verts, une mâchoire de fonte et des plumes d'oie entre les dents. Voyez aussi sur le sol, parmi les brouillons froissés d'une lettre décisive — « *Camille, Camille...* » —, ce chiffon de soie blanche, sa réponse claire et nette, sa culotte.

13. C'est moi, et derrière moi, c'est elle, c'est Camille à sa toilette. Vous vous attroupez, les enchères montent — cet autoportrait paiera mes funérailles et trois cents messes à ma mémoire. Et pourtant vous ne voyez que de dos mon amie ruisselante — ni son front, ni ses yeux, ni son nez, ni ses lèvres, c'est un cul de rêve, en effet — le fruit promis par la jeune fille en fleur —, fendu

6. C'est moi, sur fond de paysage alpestre, en compagnie de mon ami Gilles. Un voyage que nous fîmes au sortir de l'adolescence, pour en sortir. Nos silhouettes sont à peine ébauchées, mais le torrent derrière nous témoigne déjà d'une originalité certaine. Ce désordre dans la même vaisselle de fourchettes et de cuillers en argent : comment réduire davantage la différence entre l'eau et la peinture ?

7. C'est moi, le jour de mon arrivée à la caserne. Resté seul dans la chambrée (tandis que le fourrier remet à mes compagnons d'armes leur bel uniforme et ces godillots idéalement conçus, dont les empreintes sont assez larges et profondes en effet pour recevoir le corps d'un petit enfant mort, et cela quelle que soit la nature du sol ennemi), je lis *Don Quichotte*, ce qui me valut d'être réformé le soir même — P4, diagnostiqua le psy-caporal-chef, mais j'entendis *Pâquerette*.

8. C'est moi, je porte cet ample manteau marron avec lequel je rasai les murs pendant dix ans. On le dirait tissé de poils de chameau — ce n'est bien sûr qu'une habile imitation, qu'on ne s'y trompe pas, j'ai toujours lutté de toutes mes forces

contre le massacre des bêtes à fourrure. Telle femme que j'adorais, comme je lui apportais un matin une étoile décrochée pour elle pendant la nuit, m'ouvrit sa porte, coiffée d'une toque de zibeline — j'allais sortir, dit-elle — et reçut mon poing sur le museau.

9. C'est moi, dans la soupente où je logeais à vingt ans. Pas le sou. Vaches maigres nourries d'herbe bleue — chère, la botte ! — qui pondaient néanmoins, certains matins luxueux, un œuf ou une pomme. Cet autoportrait a été exécuté sur un morceau de papier peint arraché à mon mur. Au vrai, il se décollait de lui-même. On distingue par transparence les motifs originaux de la tapisserie : un château, deux bouleaux, un cerf, sa biche, un étang — ce groupe infiniment répété. Michel-Ange ainsi choisissait le marbre de ses statues directement à la carrière. De siècle en siècle, tandis que tous les corps de métier se réforment et délaissent les vieilles pratiques pour de nouvelles techniques, l'artiste imperturbable s'en tient aux deux ou trois gestes qui comptent.

10. C'est moi, je fume la pipe en songeant à Camille. Avouons-le, cette fille trop pâle

mon père viendra m'embrasser sur le front et je lui demanderai — qui c'est le plus fort entre Jésus et un éléphant ? Une vraie question, déjà. Il m'expliquera et je me hisserai dans ma cage, impressionné, pour baiser les pieds du crucifié squelettique (plus frêle et sec que son parasol de buis), qui n'aurait qu'à souffler sur l'éléphant, *psst*, comme ça.

3. C'est moi, à sept ans, l'âge où tout est joué, dit-on, la personnalité acquise ou constituée ne changera plus, quand bien même la mode nous imposerait par la suite le port de la barbe et des bas de soie. L'enfance, dit-on encore, l'âge du bonheur simple et de l'insouciance, de l'émerveillement garanti. Mensonges. C'est l'autisme ou le scoutisme. J'ai un bandeau sur les yeux, déjà fuyant et peu sociable, je joue seul à colin-maillard dans la chambre de mes parents. Le miroir en triptyque de la coiffeuse complique terriblement le jeu.

4. C'est moi, à l'âge de dix ou douze ans, difficile à dire, sur le coup de midi en tout cas. Les rayons du soleil tombent verticalement, je suis comme auréolé de lumière et mon chien est couché à mes pieds. J'avais gardé souvenir d'une

enfance craintive et bien moins triomphante. Mais cet autoportrait — retrouvé au grenier parmi d'autres vieilleries, le collier de ficelle du teckel et ma propre ceinture de judoka — prouve, tout compte fait, que je dominais parfaitement la situation. Je dessinais du matin au soir — aussi était-il trop tard pour être Mozart et trop tôt pour être Rimbaud.

5. C'est moi à travers la grille de l'établissement confessionnel où j'ai grandi de cinquante centimètres sans être vu, progressant à la même allure dans l'art de me faire tout petit. En ce lieu retiré, ceint de hauts murs qui arrêtaient aussi le cours du temps, l'histoire et la géographie tenaient de la métaphysique. Le frère-jardinier se livrait sur un hectare à sa passion exclusive, le chou, qui constitua longtemps pour moi la seule preuve matérielle, irréfutable mais à vomir, de l'existence en ce monde des fruits et légumes — si j'en excepte toutefois les cent mille boules de coton gris du frère-infirmier dont mon sang fit autant de fraises. Toutes mes tentatives d'évasion échouèrent faute de préparation. Je pense aujourd'hui qu'il eût été facile de souler le frère-portier, et de lui enfoncer alors un pieu dans l'œil. Dessin à la mine de plomb, le ciel aussi.

regagner ses pénates urbaines.

Ce qui est dit est fait. Sans hâte ni faste. Sans gragements de dents ni joie débordante. Mais tante Clémence s'attacha ses cheveux de chabine-mûlatresse sa vie durant à l'aide de fils rouges dont son mari, bien qu'il la harcelât de questions, ne parvint jamais à deviner la signification. Dans son petit jardin potager, elle veilla toujours à planter également deux-trois pieds de canne créole juteuse qu'elle mâchonnait, rêveuse, certains après-midi de carême où l'extrême chaleur contraignait tout le monde à faire la sieste ou juste un pauser-reins.

Éric Chevillard

TRENTE AUTOPORTTRAITS SUR MON LIT DE MORT

(Catalogue raisonné)

1. C'est moi, en bas âge, avec mes parents. Je marche depuis hier, j'ignore encore où mes pas me conduisent, mais j'y serai. J'enrichis quotidiennement mon vocabulaire — dès que j'apprends le nom d'une chose, je la réclame, il me la faut. Le dessin au crayon est maladroit, bien sûr, la mine a crevé le papier — le ventre de ma mère —, et mon père tiendrait dans ma poche.

2. C'est moi, agenouillé au pied de mon lit-cage. Je fais ma prière et j'y crois. Tout à l'heure,

lète ou vagabonder dans la campagne jusqu'à la tombée de la nuit. Le cartel a fixé l'heure de l'explication au jour même de la cérémonie et à la même heure. Le lieu en est tenu secret tant par Burt Lancaster que par Tèramène lesquels refusent d'admettre quoi que ce soit devant la maréchassée venue enquêter, sans doute à la suite des supplications de Man Yise. Herman, le concubin de Léonise, qui n'ouvre la bouche qu'une fois l'an, est formel :

• Ça se passera à Savane Poix-Doux, messieurs-dames. Il n'y a pas de meilleur endroit. •

Il se trompe. Les deux combattants, peu soucieux des rigueurs de la loi et du qu'en-dira-t-on, s'affrontent au vu et au su de tout le monde dans le chemin de Macédoine, non loin de la boutique. Ils se collent dos à dos et le béké-goyave De Valminier commence à compter jusqu'à dix tandis qu'ils avancent vers leur destin d'un pas ferme. Tante Émérante a dû bâillonner Clémence à l'aide d'un mouchoir de tête pour l'empêcher de hurler. Grand-Père a rassemblé des pansements sur la table de la véranda ainsi qu'une bouteille de mercurochrome d'un geste fataliste. Curieusement, la haïssance pour Tèramène disparaît comme par enchantement. Tu souhaites même qu'il défigure ce cousin prétentieux et autoritaire qui a pris le pouvoir dans la maison dès son arrivée. Comme si

les gens d'En Ville sont faits d'une pâte supérieure à celle des nègres de la campagne ! Au chiffre dix, les deux hommes se retournent instantanément et font feu. L'arme du cousin s'enraye tandis que Tèramène le touche par deux fois à l'épaule. Il s'écroule sans un cri et nous le croyons mort. Nous nous précipitons sur son corps barbouillé de sang dans l'affolement le plus total. Herman parvient à porter le corps sur la véranda où, d'une voix faible, mais le sourire au coin des lèvres, le cousin nous rassure :

• L'oncle Marceau est maintenant fier de notre famille. Clémence peut épouser son Tèramène. Allez, bandez-moi l'épaule, s'il vous plaît ! •

Tèramène en profite pour retirer ses pieds. Non seulement de notre quartier de Macédoine mais aussi du bourg de Grand-Anse. Et aussi de la Martinique à ce que l'on apprend quelques mois plus tard. Quelqu'un l'a vu embarquer sur le paquebot *Antilles* à destination de l'Europe d'où il n'envoya jamais de ses nouvelles. Sa case devient le repaire des nègrillons du hameau avant de brûler dans un mystérieux incendie la nuit de Noël 1961.

• Kon sa yé a, sé wou kay mayé épi Klémans • (Bon, eh ben, c'est toi qui épouseras Clémence), conclut Grand-Père lorsqu'on finit par comprendre que le cousin n'a aucune intention de